

Le Dernier Opus

Boris Foucaud



PluMe

d'escampette

Le Dernier Opus

Boris Foucaud

Toute ressemblance avec des faits ou des personnages existant ou ayant existé serait fortuite et pure coïncidence

1

Daniel Constantin s'essuya le visage avec une serviette de soie rouge. Comme à chaque fois qu'il composait, il suait à grosses gouttes. Dehors, le soleil cognait, et la climatisation silencieuse n'arrivait pas à gommer les assauts de l'été.

Ç'avait été un choix : habiter tout en haut d'un coteau offrait en effet de multiples avantages. De la très vaste baie vitrée, on apercevait tout le Val de Loire, et cette magnificence bucolique pouvait, dans une certaine mesure, donner une idée précise de l'ordre supérieur du monde. Il n'était qu'à s'asseoir dans le grand canapé Pullman et ouvrir les yeux pour appréhender une part des beautés universelles : en contrebas, la Loire serpentait, argentée, creusant les pierres schisteuses d'une caresse de fer. Les pentes douces de la vallée se déhanchaient, relayées par les coteaux du Layon tapissés de vignes au vert ardent et se diluant dans cet horizon insondable. Comme toujours dans ces contrées, le ciel d'un bleu à la profondeur entêtante était taché de lourds nuages violets et jaunes peints par la main sûre d'une divinité ivre d'harmonie. Au sommet du coteau, on pouvait voir jusqu'aux tréfonds du monde connu.

Ce paysage finirait-il un jour par lasser ? Une envie wagnérienne de montagnes escarpées aurait pu surgir comme un démon. Et pourtant, Daniel n'avait pas encore subi ces tourments. Il

aimait à détailler chaque parcelle du panorama, miette après miette, et admirait là, invariablement, le sens du temps qui passe. À l'automne, la plus belle saison angevine, les collines deviendraient pourpres et le cosmos se décharnerait dans une volupté douce et cruelle. L'hiver, le monde se métamorphoserait en grande darte creusée jusqu'à l'os, les corbeaux, comme des vautours, survoleraient la Loire pleine et noire, et lorsque la mort croirait avoir possédé l'horizon, déjà, les arbres s'enflammeraient de feuilles nouvelles.

L'été, le panorama était le plus apte à l'ardente création. Daniel le savait, et il ne prenait jamais de vacances pendant cette saison. Il laissait les veaux s'entasser sur les plages de France et de Navarre, tandis que lui goûtait aux ineffables plaisirs de la composition dans son temple de la méditation.

Il reposa sa serviette et relut ses partitions. Il écrasa avec force son dernier accord sur le clavier de son piano à queue et se mit à réfléchir intensément. Il venait de se rendre compte que son polyaccord tonal Bm7/CM/G offrait ce rare effet recherché : CΔ9#11 13/G.

L'air satisfait, il prit des notes sur son calepin. Il venait d'achever le dernier mouvement de sa sonate pour piano, le *presto*.

Il avait eu l'idée du thème lorsque Bella, son épouse, lui avait offert un cadeau le mois dernier, avant de partir en tournée pour les États-Unis. Elle y était toujours. Elle y connaissait le triomphe,

même la radio le disait tous les jours. Il repensa à la scène, mi-amusé, mi-agacé.

Il répétait ce jour-là une fugue particulièrement audacieuse de Bach, tout en pensant et repensant au sage précepte de Debussy selon lequel dans la musique du maître, ce n'est pas le caractère de la mélodie qui émeut, c'est sa courbe. Hélas, Daniel ne pouvait s'empêcher de faire une fausse note à la main gauche, toujours au même endroit, et il se demandait pourquoi son oreille entendait toujours cette fausse note sonner plus juste que celle qui figurait sur la partition. Cette contradiction le précipitait dans une sorte de désespoir sans fond, car il se demandait s'il était bien imaginable d'être à ce point en désaccord avec Jean Sébastien Bach lui-même. Il gardait à l'esprit le bonheur du méandre, la terreur de la ligne droite, et lorsqu'il jouait cette fugue avec la note originale, il avait la sensation d'une facilité, comme d'une paresse du compositeur. La *courbe musicale* était plus anguleuse, plus magnifique, bref, plus *réussie* avec cette fichue fausse note. Daniel allait-il écrire à l'éditeur de cette partition pour lui demander de vérifier s'il n'y avait pas d'erreur de transcription ?

Cet après-midi-là, il rejeta la fugue une quarantaine de fois, et sa main gauche le trompa à chaque fois. Excédée, Bella fit irruption dans la salle de répétition, poussa du tabouret son mari qui s'affala les fesses sur le sol, saisit un crayon et entourra rageusement la note coupable en perçant la partition de la mine cassée. Elle hurla à Daniel qu'il n'était qu'un piètre pianiste, et que maintenant, toute sa

vie, elle entendrait cette fugue avec la fausse note : Daniel Constantin venait d'assassiner Jean Sébastien Bach... Elle le traita de voleur de fugues et de sourdingue, ferma le piano avec une violence illimitée – ce qui dut, au passage, faire tressauter tous les morts du cimetière proche – et s'enfuit comme une furie en claquant la porte.

Daniel, interloqué, était resté le cul par terre, la fausse note dans l'oreille, à regarder le paysage pastoral par la baie vitrée.

Décidant que la journée n'était pas apte à l'étude de Bach, il avait embrayé sur Chopin.

Une heure plus tard, Bella avait frappé à la porte, et l'air de rien, avait poussé une immense cage à roulettes contenant des chauves-souris. Avec un petit sourire triomphant, elle avait chuinté :

_Tiens, mon pauvre Daniel, elles au moins, elles n'entendent que les ultrasons. Tue tous les compositeurs que tu veux, elles ne t'en voudront pas. Amuse-toi bien ! Moi, je pars aux States.

Elle lui avait fait une bise sur le front et avait tourné les talons. Daniel, abasourdi, s'était demandé si sa femme était devenue folle.

Il avait regardé d'un œil noir les deux énormes mammifères volants pendus la tête en bas au perchoir de la grande volière touchant presque le plafond.

Il n'avait jamais détaillé auparavant ces animaux de fable que l'on dit si inquiétants. Que diable, une chauve-souris, c'est quand même bien laid...

Au bas de la cage, une petite étiquette disait : « *Pteropus vampyrus*, Java. » Lorsqu'elles tendaient leurs ailes, elles mesuraient plus d'un mètre d'envergure.

Daniel ne parlait presque plus jamais à Bella. Elle s'arrangeait d'ailleurs pour le croiser le moins souvent possible dans leur immense maison. Pour éviter toute discussion inutile, elle avait donc posé dans la cage une petite encyclopédie traitant des mœurs et des habitudes alimentaires des chauves-souris.

Dieu seul pouvait savoir où et comment elle avait trouvé ces monstres. Lorsque Bella voulait quelque chose, nulle créature terrestre ou surnaturelle ne pouvait la lui refuser...

Précautionneusement, Daniel avait ouvert la porte de la volière, et avait remarqué deux paires d'yeux ronds et fauves qui avaient suivi sa main avec envie tandis qu'il saisissait vivement le livre. Comment nourrir ces bestiaux ?...

Comme de juste, ils étaient hématophages, ils se nourrissaient de sang de mammifères, entre autres bovins, ânes ou humains. La page de l'encyclopédie montrait, dans un dessin très précis, la manière dont les incisives supérieures en forme de gouge servent à perforer l'épiderme, comment la langue se rabat sur les lèvres

inférieures pour former une sorte de gouttière par laquelle le sang est aspiré.

Il avait fallu à Daniel toute la philosophie du monde pour se rendre à l'évidence qu'avant de trouver une solution décente, il serait hors de question de les laisser mourir de faim. Car ce fut un fait impromptu : Daniel tomba instantanément amoureux de ses deux chiroptères. La nuit, lorsque les chauves-souris commençaient à s'agiter, il tendait son bras nu dans la cage et laissait les bestiaux se nourrir à ses dépens. Cette sensation n'était pas très agréable, certes, mais en rien douloureuse, puisque la salive des bestioles contient un enzyme anesthésiant qui empêche du même coup le sang de coaguler.

Lorsqu'il pensa tout de même, après un bon mois, que cela ne pouvait plus durer (son bras portant des suçons fort inesthétiques), il captura le chat de sa femme absente et l'enferma dans la cage avec toutes les attentions possibles. Le doux félin, mieux nourri qu'à son habitude, ne fit aucune difficulté.

Daniel regardait ce petit ménage à trois avec tendresse, se disant que la nature était bien faite.

Ces chauves-souris avaient donc été le prétexte de sa dernière œuvre, une sonate incroyablement élaborée et aux sons nouveaux : *La Sonate des Chauves-souris*. Fait incroyable, les animaux réagissaient bien à certains sons, tandis qu'ils en refusaient d'autres. Lorsque Daniel avait composé les trois mouvements, il avait tenu

compte des réactions de ses bestiaux volants, ce qui avait donné une œuvre d'une ineffable originalité, qu'il ne tarderait pas à présenter lors d'une réception très fermée organisée chaque année par ses pairs.

En attendant, il faudrait penser à autre chose, parce que sa femme allait revenir en taxi de l'aéroport d'ici une heure...

2

Bella Constantin sortit du taxi avec ces manières de diva que Daniel ne supportait plus. Par sa baie vitrée, il la vit se déhancher dans l'allée de gravillons blancs longeant l'impeccable pelouse, emmaillotée malgré l'été dans un manteau de vison étant une véritable insulte à lui seul aux militants de la W.W.F. Le chauffeur de taxi au visage sclérosé porta le tas de bagages deux fois plus haut que lui. Elle lui jeta négligemment un billet de 100 euros et pénétra dans la maison.

Ils habitaient dans un immense pavillon d'architecte entièrement conçu autour de leur art. Car comme un bonheur ne vient jamais seul, Bella elle-même était pianiste. Or, deux pianistes de renommée internationale ne peuvent se passer de leur instrument de travail : le piano.

Le pavillon comportait deux immenses salles de répétition insonorisées, diamétralement opposées, qui n'étaient en fait qu'un écrin pour deux énormes pianos de concert. Daniel était amoureux de son Bösendorfer dont il n'existait que trois exemplaires semblables au monde. Bella avait des goûts plus modernes, elle détestait les vieilleries. Elle comparait toujours l'objet d'art de Daniel à un cercueil familial. Elle préférait son Gotrian-Steinweig laqué rouge, qui amenait toujours un sourire goguenard au coin des lèvres de Daniel. La salle de répétition de Bella donnait sur un mur,

car elle prétendait que l'inspiration devait venir du dedans, et non du dehors. D'ailleurs, de lourdes tentures de velours écarlate aveuglaient toujours les fenêtres, et l'épouse Constantin ne vivait qu'en huis clos, dans la lumière artificielle, ce qui entraînait des notes d'électricité longues comme le bras.

Au centre de la maison, il y avait bien entendu un gigantesque auditorium aux allures de cathédrale contemporaine où trônaient deux pianos identiques, des Yamaha hauts de gamme que l'on trouve dans toutes les salles de concert du monde. On se servait d'eux pour les enregistrements ou les retransmissions en direct. Car il était arrivé à Bella et Daniel de jouer des concertos à quatre mains spécialement pour la radio ou la télévision et d'éditer des disques depuis leur maison.

Enfin, comme il fallait bien vivre, chacun des époux Constantin disposait d'une petite salle où ils dispensaient des cours de piano sur des instruments d'étude qui sonnaient certes comme des casseroles, mais au vu du niveau déplorable de la plupart de leurs élèves, ils suffisaient bien.

Bella ne donnait d'ailleurs plus de cours depuis au moins dix ans.

Autour de ces centaines de mètres carrés dévolus uniquement au piano, les pièces pour la vie habituelle étaient petites, inconfortables et malcommodes. Cependant, tout avait été conçu de manière à ce que Bella et Daniel disposassent chacun de leurs

propres appartements. Cela faisait belle lurette qu'ils faisaient chambre à part. Il leur arrivait d'ailleurs fort rarement de manger ensemble.

Bella, après ce mois d'absence, pénétra dans la salle de Daniel. Elle n'eut pas un regard pour les chauves-souris et le chat anémique. Elle avait ôté son vison et portait une robe de cocktail rouge et décolletée qui soulignait à merveille les courbes un peu félines de son corps. Ses chaussures à talons aiguilles cliquetèrent sur le marbre blanc. Des bracelets de platine tintaient à ses poignets, assortis à des colliers d'une finesse inimaginable et à des boucles d'oreille dont chacune aurait pu combler la dette du tiers monde. Bella était bronzée comme du miel, et son visage reposé luisait d'un maquillage parfait qui mettait en valeur ses pommettes hautes, son nez mutin et ses yeux gris. Elle était d'une grâce peu commune.

_ Putain de bordel de merde, tonitrua-t-elle, les States, qu'est-ce que c'est chiant ! On a beau dire, mais la France, c'est quand même autre chose que ce pays de bouffeurs de hamburgers ! J'ai au moins pris trois kilos !

Elle posa un baiser rapide sur le front de Daniel et, avant que celui-ci ait pu placer un mot, elle était déjà repartie en hurlant, dans le couloir :

_ Je vais prendre une douche ! Je pue !

Daniel se mit à rejouer sa *Sonate des Chauves-souris*.

Les arabesques douces et complexes tournoyèrent dans l'air, les tons nouveaux se diffusèrent comme des figures cubistes. Le corps entier de Daniel vibrait à la beauté pure distillée par le vénérable piano de concert qu'il possédait comme une femme offerte. Les chauves-souris se mirent également à vibrer, le poil dressé, les ailes ouvertes, visiblement au comble du plaisir.

Chaque accord répondait à la splendeur du paysage s'étalant par la baie vitrée, et toute cette harmonie semblait donner naissance à un paradis des sens où on touchait du doigt la perfection universelle.

Daniel acheva le deuxième mouvement, l'*aria*, au comble de la jouissance. Il laissa les derniers renversements d'accords hybrides en triades sur basse étrangère résonner et se perdre dans l'air cristallin du Val de Loire. Bella, dans de vieux jeans élimés et engoncée dans un sweat-shirt vert pomme, apparut pieds nus, les cheveux mouillés, dans l'encoignure de la porte restée ouverte.

Daniel arborait un sourire angélique, cette expression qui était bien à lui lorsqu'il touchait l'éden de ses doigts, quand Bella donna son avis éclairé sur la sonate.

_ Daniel, tu peux arrêter de jouer un peu, s'il te plaît, je suis crevée, là, le décalage horaire, tu comprends, hein, j'ai l'impression de le porter à mon cou et j'ai une de ces noms de Dieu de migraine...

Daniel sentit une légère pointe d'agacement lui griffer les tympans, mais il n'en fit rien voir. La salle était parfaitement insonorisée, pour peu qu'on se donne la peine de fermer la porte...

_ Alors, ton voyage aux States, ça c'est bien passé, ma chérie ?

_ Ne change pas de conversation. Enfin bref, si tu veux tout savoir, oui, ça a été plus qu'un triomphe. Autant les Amerlos, tu peux leur reprocher tout ce que tu veux, ils sont pour la plupart cons comme des balais, autant ils sont un excellent public. Même si la plupart du temps tu as l'impression de jouer pour des babouins. C'est existentiel !

Bella n'avait dans la vie que deux sujets de conversation : la musique et elle-même. Si on avait le tort de lui parler d'autre chose, on se heurtait à son mépris. Par contre, on ignorait à quoi on s'exposait lorsqu'elle se mettait à s'entretenir de ses deux sujets de prédilection. On regrettait alors sincèrement son mépris. Elle devenait une mitrailleuse à paroles, s'animait, on voyait son front se consteller d'une brume de sueur, ses mains battre l'air, et on entendait sa voix monter d'un ton, frisant des registres inaudibles. Ça pouvait durer des heures avant qu'un nouveau mutisme méprisant reprenne place pendant de longues journées, au grand soulagement de tous.

_ Car tu comprends, Daniel, on dira ce qu'on voudra sur ces Amerloques, mais ils ont tellement de fric que partout ils ont des salles de concert. C'est dommage qu'on y joue autant de merdes que

de bonnes choses, note bien, j'ai bien fait d'aller là-bas pour remonter le niveau. Un de ces jours, je me lancerai dans l'humanitaire, moi. Grâce à des personnes dans mon genre, ce sont des babouins pas trop mal éduqués. Ils reconnaissent la musique de qualité, ce qui fait qu'avec leurs faciès larges et leurs voix nasillardes, leurs bermudas et leurs chemises hawaïennes, ils arrivent quand même à rester attentifs tout au long d'un récital, et, fait extrêmement rare, ils applaudissent au bon moment, ce qui fait que l'un dans l'autre, je ne regrette pas mon immersion dans leur foutu pays. Enfin, dans leurs salles de concert, je veux dire, parce que sinon, holà... Impossible de trouver une limite à leur connerie. Il faudrait inventer pour cela un instrument de mesure ultra performant ! Tu vois, par exemple, l'autre jour, j'étais sur un plateau de télé, pour la CNN ou pour la ABC, je ne sais plus, eh bien, tu verrais les questions qu'ils m'ont posées... J'avais l'impression d'être en face d'un banc de méduses. Je suis sûr que si les huîtres avaient une bouche et la télévision, elles se seraient marrées ! Leurs présentateurs ont un cerveau qui doit ne posséder qu'un ou deux neurones, et comme ce sont leurs assistants qui rédigent les questions... Alors bon, je leur ai bien répondu ce qu'ils voulaient entendre, à ces mongoloïdes, mais entre nous, hein, qu'est-ce que ça peut bien leur foutre que j'aie un piano rouge, hein, qu'est-ce que ça peut bien leur foutre qu'il soit bleu ou vert à pois jaunes ? Alors bref, après une telle dose de connerie pure, je suis cuite ! Crevée ! Morte ! Rétamée ! Sur les rotules ! Mais... J'ai quand même pensé à toi, mon chéri !

Daniel se mit à craindre le pire. Il n'aimait d'ailleurs pas du tout qu'on puisse parler de tout un peuple de cette façon, mais à quoi bon protester ? Bella exhuma d'un sac un petit paquet et le tendit fièrement à son mari. L'angoisse se peignit sur le visage de Daniel lorsque, déchirant le papier cadeau, il découvrit un objet triangulaire et pointu aux couleurs du drapeau américain, monté sur un socle en plastique. Il leva des yeux interrogateurs vers Bella, qui partit d'un grand éclat de rire lourd.

_ Eh bien ! Tu ne sais pas ce que c'est ? C'est une dent de requin peinte par les Indiens de Floride ! Ça te plaît ? Regarde : quand tu la poses, elle tourne et ça joue l'hymne américain ! C'est charmant, non ? Ça fonctionne avec une cellule photoélectrique, pas besoin de piles, et ça rejoue l'hymne toutes les demi-heures ! C'est sympa ! Tu es content ? Dis encore que ta petite femme ne pense pas à son gros nounours, hein ? Moi, je me suis rapporté deux ou trois merdes, quelques bijoux en platine, enfin, les trucs habituels, hein, il faut bien que ça serve à quelque chose de partir en voyage.

Daniel pensa à la manière dont il se débarrasserait discrètement de l'objet qui, inopinément, se mit à tourner tandis que résonna l'hymne américain dans des sons horripilants. Sa femme se mit à glousser :

_ Bon, moi, je ne te demande pas ce que tu as fait pendant mon absence. Au fait, tu diras à l'étudiant qui t'a donné en pâture cette...

Bella se pencha sur la partition et déchiffra le titre.

_... Cette *Sonate des Chauves-souris*, qu'il ferait bien de changer pour l'agriculture. C'est grotesque, ces sons, et ça manque vraiment d'originalité. Bon, moi, je vais me coucher, hein, alors, tu joues en silence ?

Bella tourna les talons et laissa la porte ouverte.

Daniel ne sentit rien d'autre au fond de son cœur que cette vieille lassitude. Elle venait de pénétrer en lui au moment même où sa femme venait de rentrer des States.

3

Daniel repensa à la manière dont Bella était entrée dans sa vie. Il se dit que certaines personnes avaient un don très précis pour se fourrer dans les emmerdes, et qu'elles avaient bien de la chance par rapport à lui.

Il était issu d'une famille particulièrement aisée, et il ne manquait pas de ressources pour donner libre cours à sa fantaisie – celle-là même qui irritait tout le monde. Il ne savait rien faire ou presque. Ses parents attendaient de lui qu'il devînt un grand avocat, un docteur émérite ou un industriel de talent. Mais il était né avec une sorte de malformation de l'âme faisant de lui un ennemi profond de tout ordre établi. Pire encore : cette même malformation avait induit dans ses tréfonds une véritable hypersensibilité qui avait irrémédiablement enfanté une vision du monde incompatible avec son milieu. On le destinait à des études scientifiques ou économiques : il délaissa l'université. On fit des pieds et des mains pour le faire admettre comme stagiaire dans une boîte de sidérurgie renommée : avec son premier salaire et ses économies, il s'acheta un piano – c'était un Euterpe déniché chez un brocanteur, cet instrument sonnait faux mais sa poésie était ineffable – et il s'enferma des mois et des mois dans sa chambre sans voir personne. Son père, Gaston, finit un beau jour par surgir à l'improviste dans le dessein de boxer son rejeton. Daniel s'en souvenait comme si c'était hier : il jouait à ce moment précis un *lied* de Schubert. Il voyait

encore la mine instantanément décomposée de son géniteur qui, figé religieusement, l'écoula jouer comme s'il s'était trouvé en face du doigt de Dieu.

La famille Constantin avait le bras long. On envoya immédiatement Daniel au Conservatoire de Paris, où il fit la joie des auditeurs et le désespoir de ses professeurs. En effet, le premier contact avait été rude et fort représentatif.

Monsieur Cossard, son professeur principal, avait proposé par défi une partition de Mozart (la Sonate pour piano K.570), en lui disant, d'un air infiniment las :

_ Allez, joue, mon garçon, joue...

Daniel ne connaissait pas cette sonate, et la joua un peu au hasard. Lorsqu'il acheva la dernière note, il vit le regard noir de son futur Précepteur. Le vieil homme se redressa sur son siège et dit sévèrement, au comble de l'ennui :

_ Jeune homme, je ne sais point si vous avez la moindre disposition pour la musique en général, et pour le piano en particulier, mais Dieu sait si c'est la pire interprétation de cette sonate qu'il m'ait été donné d'entendre. Vous savez ce que signifie le fait de « jouer plat » ?

Le Maître se mit à interpréter la sonate avec des gestes maniérés qui entraînèrent Daniel dans un fou rire inextinguible. L'autre

s'arrêta de jouer, avec l'envie profonde de gifler le jeune malotru. Mais il ne le pouvait pas : Gaston Constantin assistait à la première leçon, et on ne taloche pas le fils d'un Ministre en la présence du Ministre...

Daniel rejoua la sonate en imitant le Professeur Cossard avec ostentation, jusqu'à sa mine coincée qui pétrissait les lignes ravinées du vieux visage. Il prit le masque d'un homme dont les intestins sont paresseux depuis trois bons mois. Et, comme par magie, le Maître se pâma.

Lorsque Daniel acheva le mouvement, Cossard déclara :

_ Bon... Devant tant d'efforts louables, je ne peux guère qu'accéder à la demande de Monsieur le Ministre Constantin votre père. Il va vous falloir travailler dur, jeune homme... Que savez-vous jouer d'autre ?

Daniel entama la *Rhapsodie* op.1 de Bartók avec une virtuosité de prodige et une facilité qui laissa le vieux Maître sans voix. En effet, jamais Cossard n'aurait pu en faire autant, mais il était bien trop orgueilleux pour l'admettre.

On fit travailler Daniel comme tous les autres élèves, alors qu'il les dépassait d'au moins trois têtes : le génie ne se commande pas, on naît avec ou non. Facétieux, Daniel massacra Mozart, tua Brahms, éreinta Beethoven, tandis qu'il remplissait déjà la salle Pleyel pour interpréter Bach, Stravinski et Bartók. Cela éveilla certaines

jalousies, puisque visiblement le jeune impertinent refusait tout ce que ses bons maîtres s'évertuaient à lui apprendre dans le sang et la sueur. Mais on ne peut rien enseigner à un élève qui sait déjà tout.

Le plus inadmissible était que ce jeune crétin savait tout sans effort, sans même comprendre ce qu'il faisait, sans le moindre travail... Certes, ses positions sur le clavier, ses passages de doigts, ses attaques étaient plus que discutables, elles ne correspondaient à rien d'académique, mais pourtant le résultat était là... Daniel Constantin était un génie qui se moquait de ses besogneux précepteurs. Plus difficile à avaler encore était sa manière cynique de remettre en place ses professeurs d'harmonie. Il était capable, nul ne sait comment, de démontrer par les mathématiques si besoin était les erreurs assez régulièrement admises dans lesquelles ses maîtres croyaient dur comme fer.

On chercha à se débarrasser de lui par tous les moyens, mais Daniel était déjà trop populaire chez ses camarades et – ô hérésie – dans le cœur du public. Avec trois ans d'avance, on lui concéda les plus hautes distinctions, et, le jeune monstre parti, on eut enfin la paix.

Finalement, Daniel n'avait appris du Conservatoire que le stupre, la luxure et la fornication.

À cette époque, il collectionnait les aventures, il passait d'une fille à l'autre jusqu'à en retirer une certaine gloire, ainsi qu'une belle

blennorragie, qu'il soigna avec tristesse, comme on renonce à un trophée. Il faut savoir parfois mettre en berne sa fierté...

Daniel avait vingt-trois ans. Un jour de dépit, il avait décidé de prendre sa voiture et de rouler, des jours entiers, sans regarder les panneaux indicateurs. Il s'était retrouvé à Florence, en Italie. Lorsqu'il était descendu de voiture, il avait cru défaillir. La ville lui envoyait une beauté pure et sans nom dont il n'avait même jamais osé rêver. Il fut pris d'un malaise dans le baptistère aux immenses mosaïques byzantines, si bien qu'on le conduisit à l'hôpital où on diagnostiqua le syndrome de Stendhal, fait extrêmement rare qui fit bien rire la clinique entière.

Daniel resta quelques jours à Florence, et il s'immergea dans l'histoire toscane. Ivre d'harmonie, il se préparait même à trouver un appartement assez vaste pour son vieux piano lorsqu'un jour, dans un magasin de brocante du Ponto Vecchio, il entendit à la radio une version inédite de *L'Histoire du soldat* de Stravinski qui lui perça le cœur. Vite, il s'enquit de son interprète. C'était elle, Bella Furiggioni, qui, par quelque indicible originalité, révolutionnait ni plus ni moins la musique du maître à penser de Daniel. Il en fut si bouleversé qu'il bouscula un merveilleux vase en cristal de Venise, ce qui fit monter des larmes aux yeux du brocanteur lorsqu'il vit la poussière qu'était devenu ce pur chef-d'œuvre du XVIIe siècle. Heureusement, il ne s'agissait que d'une simple copie...

Daniel se procura immédiatement la discographie intégrale de cette Bella Furiggioni et il sentit qu'il venait de trouver l'âme sœur. Comment pouvait être une femme qui interprétait ces œuvres pour piano avec un brio teinté d'une mélancolie ironique encore jamais entendue jusque là, avec une sensibilité exquise mêlée d'une fougue tout en nuances ? Son jeu semblait complémentaire de celui de Daniel. Il mélangeait le feu et l'eau, l'air et la terre, dans une puissance et une harmonie sans égales. Cette femme aux doigts divins ne pouvait être qu'un ange.

L'ange passa bientôt dans la salle du Palazzo Vecchio pour y donner un récital. Daniel réussit à se procurer une place au premier rang à prix d'or. Il attendit ce concert en comptant les heures, ce qui dura un bon mois. Entre-temps, il connut par cœur toute la discographie de Bella, et il n'y trouva jamais le moindre défaut, surtout en cherchant bien.

Elle apparut, dans le feu des projecteurs, sous le plafond de Michel Ange. Daniel sentit le syndrome de Stendhal le reprendre, le sol vacillait, le Palazzo Vecchio tremblait et le happait. Il s'accrocha à son siège devant la divine apparition. La jeune femme rayonnait, on la voyait crever le monde, la déesse magnifique et légère était là, splendide, dans une impalpable robe de soie blanche qui sculptait admirablement sa beauté comme une statue mouvante du Quattrocento. Ses yeux clairs souriaient toujours, ses longues mains translucides contenaient la plus belle musique qui fût.

Elle sembla glisser comme Lorelei jusqu'au tabouret du piano, et ce fut, pour Daniel, le plus grand bouleversement métaphysique de sa vie. Rimski-Korsakov, Liszt, Scriabine et Chopin revivaient sous le joug d'une sensibilité aérienne aux mains qui pétrissent la terre. Tout dans cette femme se répandait dans une animalité retenue, dans une divinité de glèbe, on sentait le magma des tréfonds effleurer les éthers de l'éden et la perfection des essences griffer le plomb des montagnes. Daniel se trouva dans un état de contemplation qu'il n'avait encore jamais ressenti jusque là. Son âme était écartelée aux quatre coins de l'univers.

_ Cette femme est mon maître, glapit-il, je la révère. Elle est ma moitié, je crois, je crois... je crois au mythe de l'androgynie que racontait le divin Platon, elle est ma partie manquante, elle a été créée pour moi, ce n'est pas autrement possible...

Lorsque le récital s'acheva, il bondit pour monter jusqu'aux loges, mais un énorme garde du corps en interdisait l'entrée. Daniel dut offrir deux mois des rentes que lui envoyait en secret sa grand-mère pour que le gros pou daigne lui laisser le passage.

_ Tu as cinq minutes pour la voir. Après, je te fais sortir par la peau du *culo*. *Capiche* ?

Daniel se trouva nez à nez avec la sublime apparition. Toute sa vie, il avait rêvé d'un instant semblable. Il aurait donné son âme au diable pour être à sa place, en cet instant, et il y était...

La belle leva son minois vers lui, et le déshabilla du regard. Sa plastique laissa Daniel dans l'état que l'on devine : le Campanile de Giotto parut soudain bien faiblard aux divinités païennes qui semblaient surnager dans cette loge.

La belle daigna enfin lui adresser ces quelques mots :

_ Qu'est-ce que tu veux, *paisano* ?

Daniel, à l'état liquide, balbutia en chevrotant :

_ Je m'appelle Daniel...

Bella le regarda avec le front sévère, puis eut un sourire à remettre la tour de Pise à la verticale.

_ Je ne répète pas une fois de plus : qu'est-ce que tu veux, *paisano* ?

Daniel s'assit au piano d'étude désaccordé qui trônait bêtement au fond de la loge, et lui interpréta une composition de son cru intitulée *Strani capricci che egli espresse nella pittura*, une pièce résolument novatrice s'appuyant sur des superpositions de dominantes substitutives en II-V-I avec extensions polytonales. L'approche du genre, quoique simpliste – Daniel était intimidé – parut séduire la superbe jeune femme qui s'approcha de Daniel et s'assit à côté de lui, enchaînant un contrepoint sériel dodécaphonique en improvisant.

Les cinq minutes promises par Cerbère passèrent et, courroucé, le monstre de garde ouvrit la porte qu'il referma aussitôt d'un air dégoûté.

La musique dura vingt minutes où deux âmes semblèrent fusionner. Daniel connut cet état de dédoublement extraordinaire qui avait lieu lorsqu'il s'adonnait aux harmonies les plus subtiles. Il jouait et en même temps se voyait dans l'au-delà, contemplant la perfection musicale, tandis que son double de chair s'exécutait pour produire de la pure sublimité. Ce soir-là, ils étaient quatre, lui et son double, elle et sa beauté, dans l'un des plus beaux monuments de Florence, au cœur de l'une des plus belles villes du monde, à jouer la plus belle musique improvisée qui parvînt jamais à l'oreille des Dieux.

_ Eh, Daniel, je vais faire des courses. Encore en train de rêvasser... Je te dis, Daniel, que je vais faire des courses à Angers ! Tu veux que je te ramène quelque chose ?

Daniel, nimbé de lumière dans le prisme du soleil rasant, sentit sa rêverie fendillée. Il releva la tête.

_ Qu'est-ce que tu dis, ma chérie ?

_ Ah, il est pas vrai çui-là... Je vais à Angers faire des courses : besoin de rien ?

_ Euh... Non, pas vraiment...

Bella s'avança vers lui.

_ Bon, file-moi cinq cents balles si tu veux bouffer ce soir. Je suis pas ta bonne, Coco... Si je vais faire des courses, c'est uniquement parce que je suis gentille.

Daniel s'exécuta, puis s'apprêta à recevoir son élève.

_ Olah ! Attends cinq minutes, Laeticia : la pédale *forte*, ce n'est pas comme cela qu'on s'en sert. Attends, je vais te montrer...

La jeune fille regarda son maître avec une déférente attention. Trois semaines qu'ils suaient sur la *Lettre à Élise* et pourtant, Daniel se sentait d'une patience d'ange... Il était payé pour être patient, et puisque la pédagogie était l'art de la répétition...

Pour la énième fois, il expliqua la chose à son élève, une petite brunette de dix-huit ans qui n'avait pour combler sa vie que le baccalauréat, les garçons et le piano.

_ Écoute : tu appuies sur la pédale juste *après* avoir joué ta note, et puis tu la lâches juste *avant* de faire la note se situant sous le

symbole de relâchement, là... comme ça... est-ce clair, ou faut-il que je recommence mon explication ?...

La jeune fille rougit, et, intimidée, susurra :

_ Oui, le principe est clair... Mais, c'est que... j'y arrive pas...

Daniel prit, dans son for intérieur et tout en arborant un sourire engageant, une profonde respiration.

_ Patience, Laeticia, Rome ne s'est pas faite en un jour...

Effectivement, avec des mules comme Laeticia, Rome serait encore à l'état de village tandis que les Gaulois enverraient des fusées vers Jupiter...

Il reprit ses explications. Laeticia n'était pas douée pour le piano, mais elle avait sûrement plein d'autres qualités : elle devait être gentille, amicale, studieuse, elle devait bien faire l'amour, elle devait savoir cuisiner, des tas de qualités, sûr de sûr de sûr... Mais la bougresse n'entendait strictement rien à la musique. Daniel se trouva devant trois options.

La première : je la prends, je la retourne et je la saute là, sur le clavier du piano, en hurlant :

_ Tu sens comme c'est bon, hein, le piano, tu sens comme c'est bon ?? !

La deuxième :

_ Écoute, ma jolie, tu es d'une nullité profonde en musique, et tu ne ferais pas la différence entre le *Clavecin bien tempéré* et le braiment d'un âne : il faut te rendre à l'évidence... Soit tu arrêtes tout là maintenant, ce qui empêchera que tu te suicides... Il n'y aura aucune séquelle, c'est encore possible... Soit tu continues comme ça et je sors mon fouet, je te bats jusqu'au sang et je te laisse pour morte dans ma poubelle : les éboueurs passent demain, c'est une chance !

Et la troisième :

_ Bien Laeticia, l'heure tourne, ce n'est pas mon invention, et le cours est terminé. Tu travailles bien la pédale, hein, on se revoit dans trois jours... OK ?

_ Je vais essayer, Monsieur Constantin... Je vous remercie.

La brunette sortit lorsque Bella revenait. La journée sentait l'ennui...

_ Alors, qu'en penses-tu ?

Daniel, assis dans un canapé de velours carmin, sirotait un triple whisky sans glace. Il n'aimait pas, mais alors pas du tout la salle de répétition de Bella. Des rideaux partout, pour étouffer le son et rendre les cordes de son piano rouge – aux allures d'écrevisse – plus mates, plus parfaites, plus arrogantes. Et cette lumière de projecteurs... Dehors, le soleil fou desséchait le vignoble parmi le plus renommé au monde pour ses vins blancs liquoreux.

Bella venait d'interpréter sa dernière création : *Descente aux Enfers, les larmes d'Orphée*. Toujours cette propension à la grandiloquence...

Daniel aspira le fond de son verre et se resservit. Au diable l'avarice. Il aspira goulûment une volute de son cigarillo russe, et dit :

_ C'est étonnant...

À cours de mots... Il était à court de mots...

_ C'est drôle, Daniel, tu me parais à court de mots... Tu n'es pas malade, au moins, une otite, les oreillons, microtie, anotie, Scheibe, Mondini, fistules, oreilles de capucin, tu sais, les troubles de l'audition ne manquent pas... Remarque, en entendant ta ridicule *Sonate des Chauves-souris*, parfois, je me demande si tu n'es pas atteint d'un virus tropical inconnu... Enfin... Bon, alors, ta critique, je *veux* l'entendre ! Alors parle !

Qu'avait à dire Daniel de plus que du silence ? Oui, c'était beau, ça transcendait le monde, c'était novateur mais frais, ça échappait à la moindre vulgarité, la finesse était ciselée sans excès...

Et alors ?

Comme d'habitude...

_ J'ai beaucoup aimé, ma chérie, beaucoup...

_ Et ?...

_ Pas le moindre défaut, sans nul doute, tu pars vers la gloire...

_ Parce que la gloire, je ne l'ai pas déjà ?...

_ Si, bien sûr, mais...

_ Je te rappelle que mon harmonisation du pentatonique diatonique débouche sur un thème par superpositions d'accords selon le schéma assez inédit, il faut bien le reconnaître, de la cadence $\Delta 69 - x7sus9 - m7\ 11\ b13\ sans\ 5 - x\ sus\ 9\ 13\ sans\ 7 - m7\ 11...$ Et tu en as déjà vu, toi, des compositeurs qui ont chié une splendeur pareille dans de telles conditions ?

_ Non...

_ Alors, tu vois ?

_ C'est très bien ma chérie... J'approuve à deux cents pour cent... Quoi que, si j'osais simplement te dire une toute petite chose, je...

_ Quoi ? !

_ N'aurais-tu pas pu, par aventure, inclure dans ton deuxième mouvement un intervalle ouvert, *proche* des pentatoniques, mais avec une quarte jouée comme matériel mélodique tout autant que comme matériel harmonique, dans un horizon modal ?

_ Tu n'y connais rien, triple connard. Maintenant dégage, j'appelle mon agent.

Daniel avait fini son verre en urgence et avait dégagé.

Pénétrant dans sa salle d'un pas lourd, retrouvant son ami, le majestueux Bösendorfer, il vit que le chat de Bella était mort, dans la volière. Les deux chauves-souris lui avaient tout pris. Cela engendra chez lui des sentiments subtils et compliqués.

3

Daniel s'enfouit sous sa couette. Pour la quarante millième fois, il se retourna. Il faisait trop chaud. Qui était-elle pour lui parler de la sorte ? Il devait bien être quatre heures du matin. Impossible de s'endormir, *Les Noces* de Stravinski hurlaient sous son crâne.

Dans ce qu'il appelait ses *appartements* avec une bonne dose d'humour, il fallait bien le dire, il se sentait fondre comme un parfait à la menthe. Tout d'abord, le serveur arrive avec une coupe extraordinaire, modelée, une coupe de glace qu'il pose là, devant vous, ciselée dans le sorbet, avec une ombrelle qui empêche symboliquement le soleil de tout faire fondre, et avec des cigarettes russes craquantes enfoncées au cœur de la délicieuse gâterie, puis la chaleur rend la sculpture flasque, inadmissible, erreur de la nature, sirop ultra sucré dont les bactéries ne tardent pas à s'emparer, et les mouches finissent par voleter autour...

Ce parfait à la menthe, c'était lui, Daniel. Drôle d'image, dans son esprit dérangé par la chaleur...

Qui était-elle, mais qui était-elle pour lui parler ainsi ?

Il repensa à leur première nuit. Elle n'avait pas été sans peine. Après des heures de discussion sur l'accord *Prométhée* de Scriabine, Bella avait eu une illumination. Dehors, Florence vibrait comme une pute qu'on empale pour la première fois tel un renard massacrant

une vierge dans la mythologie scandinave. Et ils étaient là, confinés dans cette chambre d'hôtel crasseuse, aux papiers peints jaunis, à siroter de l'orgeat. Et ils dissertaient depuis un temps infini sur une tournure musicale entêtante, pendant que l'Arno se distillait dans la Méditerranée et que la Toscane nocturne disparaissait sous les feux des vers luisants. Et Daniel, fou d'amour et très las, avait eu cette formule involontairement heureuse qu'il avait empruntée à sa mère :

_ Finalement, et je crois que tu en seras d'accord, chez Scriabine, il faut en prendre et il faut en laisser...

Bella lui avait sauté dessus dans une violence irrémédiable, et Daniel n'avait été, ce soir-là, qu'un membre dressé et suintant, qu'une masse verticale que la jeune femme regrettait de n'être pas forêt. Il avait compris ce que devait ressentir le clavier de Bella lorsqu'elle concertait. Il était ressorti de cette expérience enchanté, serti de bosses et de contusions, et il avait enfin compris pourquoi il avait un sexe.

Il reprenait ses esprits, pantelant et maculé d'une huile de sueur, tandis que la diablesse repartait dans les méandres de l'harmonie tonimodale. Il se sentit achevé et prit son lit pour un tendre esquif menant vers la *Mare*, et, tandis qu'il s'endormait, la belle regrimba sur lui pour une autre heure de ce tendre supplice qu'il avait mis une vie à attendre.

Il ne regrettait pas d'avoir choisi le piano pour modeler sa vie et son destin. Lorsque Bella et lui s'assemblaient, on sentait une

furieuse envie de *créer*, qui se situait justement, au millimètre près, à l'inverse de ce qu'attendaient sa famille, le Conservatoire, et tout le petit monde de cancrelats qui se déversait sous la fenêtre de leur hôtel plus florentin encore que d'habitude.

Daniel se sentait dévasté par les magmas corporels de la pianiste qui, lorsqu'elle ne baisait pas, jouait du piano et composait. Cette femme était un épouvantable spasme à elle toute seule, le *big bang*, à côté, c'était juste une petite secousse. Elle fracassait Prokofiev comme elle irritait les muqueuses de Daniel, Bella était dotée d'un talent génial...

Rien à dire.

Rien à dire d'autre...

Daniel se redressa sur son lit en mezzanine et manqua de se cogner le crâne, comme d'habitude, contre le plafond.

Ses appartements étaient minuscules. Bien plus que ceux de Bella. La chambre donnait sur une kitchenette, il suffisait de descendre l'échelle de pin pour se servir un café, une sardine à l'huile ou un quintuple whisky. Trois options s'offrirent à Daniel, comme d'habitude.

Je descends l'échelle, j'allume la lumière, je me branche cette fichue cafetière et je distille dans mes veines ce jus de goudron parfaitement infâme qui me sert de café ; je me brûle, j'ai des

cloques sur le palais, et je jette le fond de la tasse dans l'évier sans faire couler l'eau, comme il se doit.

Ou bien...

Je descends de l'échelle, je n'allume pas la lumière, je vais vers le frigo, j'en ouvre la porte qui grince parce que Darty, c'est de la merde au bout d'un an, j'en sors une boîte de harengs de Norvège, de prends ce pain chewing-gum dans la corbeille qui se trouve justement sur le frigo, j'ouvre la boîte, je me coupe mais tant pis, j'aspire ces satanés poissons nappés d'or liquide, et je prends cinq kilos dans la nuit.

Ou encore...

Je descends de l'échelle, je remplis un verre de ce whisky âgé de soixante ans et je me beurre la gueule jusqu'à plus soif, sachant que demain, c'est-à-dire dans quatre heures, je donne un cours à cette nullasse de Laeticia...

Alors, quel choix faire, mon cher moi-même ?...

Daniel descendit l'échelle de pin, se cogna le petit orteil gauche dans un pied de la table – *bon sang, qu'est-ce que j'ai pris !* –, sortit de ses appartements, et se rendit d'un pas peu assuré vers la chambre de Bella, en traversant à poil des couloirs longs et vides.

Il ne frappa pas à la porte. Bella devait dormir, à cette heure tardive, sans aucun doute... Précautionneusement, il s'introduisit

dans le lit à baldaquin de la belle, entendit sa respiration et eut une bouffée de tendresse qui lui transperça le nombril.

Encore amoureux, pas de doute...

La nuit noire essuya d'un coup chaque reproche, comme une pluie tropicale lave la boue d'un taudis.

Bella se retourna en soupirant. La nuit était d'une chaleur brésilienne, sur le coteau ligérien, et comme des plus grands contrastes naissaient les moments de la vie les plus forts...

Nu sous les draps, Daniel sentit le corps chaud de Bella ; elle irradiait comme un feu dément... Il se frotta contre elle, contre celle qui avait été la source vitale de son inspiration, voilà vingt ans, durant les longues épopées nocturnes et florentines.

Elle se réveilla en sursaut. Sa voix était ensommeillée.

_ Qu'est-ce que tu veux, Daniel ?

_ Ben... Un câlin...

_ Tu rigoles ? Tire-toi de là avant que j'appelle les flics, gros porc !

_ Bella chérie, s'il te plaît, fais-moi un bisou !

_ Non ! Tire-toi de mon lit ! Tu ne penses qu'à ça !

Daniel comprit, en recevant un coup de poing dans l'hypocondre droit, qu'il était amoureuxment turgescent autant qu'il était rejeté.

À pas de loup et honteux, il rejoignit ses appartements, se fit un café tout en ouvrant une boîte de harengs et tétant goulûment la bouteille de whisky, non sans manquer de se cogner cruellement l'orteil au pied de la table...

Que pouvait-il faire pour reconquérir celle qu'il aimait ?

5

Daniel réfléchissait aux malheurs de ce monde face à la baie vitrée qui jouait à se muer en tableau impressionniste. Il avait acheté le matin même, une fois son cours avec la très nulle Laeticia achevé, un joli petit chat gris qu'il avait offert en pâture aux chauves-souris. Il avait été rassuré, à la SPA de la Possonière, devant le nombre considérable de chats abandonnés. Les chauves-souris vivent en effet plus de vingt ans...

Il rejoua sa dernière œuvre et la trouva un peu moins sublime que précédemment. Il ne sut pas si c'était parce qu'il était très fatigué – une bouteille de whisky nocturne, ça use son bonhomme, pensa-t-il en étouffant un rot sournois – ou si c'était à cause de la critique de Bella.

Car sa femme avait encore de l'ascendant sur lui. Sans aucun doute. Il rangea la partition dans son armoire. Il ne la ressortirait que dans un bon mois, le temps d'oublier cette fichue sonate et de penser à autre chose. À ce moment seulement, il déciderait si elle passerait à la poubelle ou non.

Ne sachant pas trop pourquoi, il entama quelques triades sur C lydien dominant. Pas mal, ça... Il enchaîna sur une séquence 1 2 1 7 sur C mineur harmonique, qu'il transposa ensuite sur réservoir de notes 1 5 6, pour résoudre sur C unitonique. Pas mal du tout... Il tenait un beau thème, qui ferait merveille dans une symphonie pour

piano, cordes et percussions. Il n'avait guère envie de se lancer dans l'écriture d'une symphonie, surtout ce matin, mais il cherchait simplement dans ce qu'il appelait sa *bibliothèque intérieure de plans* une manière de passer le temps, et de travailler sa technique. Bella détestait sa manière de faire, elle prétendait qu'il perdait son temps. Elle était du genre, trois heures par jour avant de composer, à se torturer systématiquement avec toutes les gammes dans tous les modes dans tous les tons sur toute l'étendue du clavier. Rien qu'à cette pensée, Daniel sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale... Lui préférait créer tout en travaillant le geste, c'était plus glorifiant.

Il poursuivit par une cellule 3M – 2m – 2M, sur Dm7 – G7 – CA en transposition chromatique, lorsqu'il se rendit compte que le tout était extraordinairement cohérent. Il bondit sur son crayon à papier et commença à noircir la partition. Cette idée, il ne fallait surtout pas la laisser échapper...

_ Daniel chéri, alors comme ça, tu es venu me rendre une petite visite nocturne ? Comme c'est romantique, ça, mon petit animal...

Bella venait d'apparaître dans le chambranle de la porte, enrubannée d'un peignoir de mohair rose. Elle ressemblait à de la barbe à papa. Elle s'était confectionné un turban avec une serviette éponge douteuse, car elle sortait vraisemblablement de la douche. Depuis qu'elle était rentrée des USA, elle se levait tous les jours vers 11 heures du matin.

Elle s'approcha du piano où Daniel luttait pour retranscrire son idée, et défit la ceinture de son peignoir.

_ Ben alors, mon gros nounours, je croyais que tu avais envie ?

Daniel dut renoncer à son thème, prit Bella pendant trois bonnes minutes, et, tandis qu'elle bougonnait en se dirigeant à nouveau vers sa douche, il sortit prendre l'air dans le parc, au sommet du coteau. De toute façon, la matinée était fichue. Dans sa salle de composition vide, la dent de requin se remit à tourner, et la mélodie aigre de l'hymne américain résonna.

Big Ben sonna à la porte d'entrée. Daniel alla ouvrir.

_ Bonjour, Monsieur Constantin. Je suis Antoine Bonnard, et je viens pour le premier cours.

_ Je vous en prie... Entrez, c'est par ici...

La vie continuait, et comme il fallait bien vivre, les cours de piano continuaient également.

Daniel avait une petite dizaine d'élèves. Pour la plupart, il s'agissait de jeunes petits bourgeois angevins qui avaient décidé de

faire du piano plutôt que du golf, de l'équitation ou du judo. L'important, pour les parents était surtout de ne pas avoir leurs enfants dans les jambes le mercredi ou le samedi après-midi.

Daniel les choisissait sans illusion, non pour leur talent, mais pour leur compte en banque.

Il pouvait sembler incongru qu'un artiste comme le grand Constantin, de renommée internationale, dût donner des cours de piano pour vivre. Là encore, ce fut le fruit d'un choix réfléchi et particulièrement fantaisiste. Daniel aurait pu être professeur dans tous les Conservatoires du monde, il aurait été très riche et sans cesse demandé. Mais il haïssait toute forme de Conservatoire, et il était fidèle à lui-même. D'autre part, il donnait trois ou quatre concerts prodigieux par an, à New York, Tokyo, Paris ou Londres, et comme ces prestations étaient toujours enregistrées, il survivait confortablement grâce aux droits d'auteur et de retransmission. À chaque fois, les critiques internationales étaient élogieuses.

Au besoin, il collaborait à des articles de musicologie pour des revues prestigieuses, et il figurait même dans la plupart des encyclopédies de référence. Pourquoi, dans ce cas, aurait-il eu à faire l'esclave dans une école de musique, aussi reconnue soit-elle ? De plus, donner des cours à domicile ne lui déplaisait pas, non pour la chose musicale elle-même – ses élèves, comme on sait, étaient sûrement plus doués pour le macramé que pour le piano – mais

simplement, cela lui permettait de rester en contact avec le monde extérieur.

Car Daniel n'avait pas d'ami. Il refusait d'admettre qu'il n'avait plus d'ami depuis qu'il avait rencontré Bella. Il y voyait une sorte de relation de cause à effet fort tendancieuse, il se disait que les choses étaient vraisemblablement bien plus complexes que ça. Pourtant, il se souvenait de ces soirées orgiaques où ses camarades et lui se lançaient jusqu'au petit matin des défis musicaux sur le piano Euterpe qui trônait dans sa petite chambre parisienne. Toujours, cela dégénérait en fiestas décadentes et sans nom qui ruinaient sa santé et son portefeuille.

Mais c'était bien fini, il vivait maintenant sur un coteau ligérien avec l'une des plus grandes concertistes du monde, et cela avait un certain charme. Enfin, peut-être. Il ne jugeait jamais sa vie, ce qu'il aurait pu en penser lui faisait peur. Autant qu'un renard tapi au coin de son crâne bondissant sournoisement à la lumière du jour pour le manger.

Il fit entrer le jeune Antoine Bonnard dans sa salle d'étude. Le garçon devait avoir dix-sept ou dix-huit ans, il était vêtu sobrement et ses yeux clairs pétillaient d'intelligence. Ils regardaient partout avec une mine interrogatrice. Antoine habitait Angers, dans un quartier réputé pour être défavorisé.

Daniel n'avait pas l'habitude de côtoyer des jeunes gens pauvres ou prolétaires. Il n'était donc pas habitué à leur curiosité

d'esprit, ni à leur révolte. Le franc-parler d'Antoine, dépouillé de toute circonvolution, le surprit donc.

_ Je viens vous voir parce que vous êtes à mes yeux le meilleur prof de France, peut-être d'Europe, peut-être du monde. J'ai su que vous donniez des cours par les petites annonces. Alors j'ai bondi. Je possède tous vos disques et je les connais par cœur. Le seul problème, dans tout ça, c'est l'argent... Combien vous prenez de l'heure ?

Daniel fut un peu déstabilisé par l'entrée en matière d'Antoine, et il fut mi-flatté, mi-intrigué.

_ Eh bien, je prends 75 euros de la demi-heure. Je t'assure, ce n'est pas beaucoup compte tenu des progrès effectués par mes étudiants. Tu ne trouveras pas moins cher ailleurs, sauf chez des charlatans qui jouent du piano comme Mac Donald's fait du bœuf en daube.

Le jeune homme s'assombrit, et répondit :

_ Une demi-heure, c'est court... Je ne pourrai pas prendre plus d'une leçon toutes les deux semaines... C'est que...

_ Oui ?

_ Le piano, c'est toute ma vie. Je n'ai rien d'autre. Je suis orphelin, j'habite en HLM et je vis grâce à des petits cachetons dans les pianos-bars de la région. Mais je joue du piano depuis que j'ai

sept ans. Ouais, à vous, je peux bien le dire : lorsque je me lève le matin, je pense piano. Quand je me couche le soir, je pense piano. Bref : je vis piano. Vous en connaissez beaucoup, des comme moi ? Je veux dire... À part vous-même, évidemment...

Daniel fut légèrement agacé par ce jeune homme qui venait de prononcer *le mot interdit* chez lui : *piano-bar*.

Pourtant, il ressentit une grande tendresse pour le gamin.

Car ce milieu, il le connaissait bien pour l'avoir pratiqué dans sa jeunesse. Il s'agissait d'ingurgiter, dans le laps de temps le plus court possible, le maximum de vieux airs américains. À cette époque, il connaissait par cœur *Real Book* et *Fake Book*, les bibles en la matière. Des milliers de thèmes comme autant de minutes arrachées à sa vie. Il se transformait, le soir venu, en juke-box automatique. On lui demandait un morceau et il s'exécutait sans y penser, comme une pute qui donne l'amour dix fois par jour sans même le savoir, juste par besoin d'argent. Pendant qu'il éjaculait pour la trentième fois de la soirée *Take Five* ou *Misty*, les gens s'enivraient, se battaient, jouaient aux fléchettes ou hurlaient des insanités. Le patron, derrière son zinc, le regardait d'un œil bovin tout en comptant les heures dues sur une ardoise. Parfois, Daniel prenait tellement de consommations en jouant qu'il devait de l'argent au limonadier.

C'était ça aussi, sa jeunesse, car malgré la richesse de son père ministre, il avait décidé d'être indépendant. Pour lui, le piano-bar était teinté d'un activisme militant sans faille.

Jamais Bella n'avait posé les pieds dans ce genre d'endroit. Encore une chose qui les séparait.

Daniel réfléchit un instant, se gratta le front, rabattit ses cheveux, fit asseoir Antoine et s'assit à côté de lui, face au clavier.

_ OK, Antoine, on va d'abord déterminer ton niveau. Joue ce que tu veux. Si tu as besoin d'une partition, n'hésite pas à me la demander, j'ai tout ce qu'il faut.

_ Non non, pas besoin...

Antoine entama *Les Yeux Noirs*. Mais il joua cet air mille fois rebattu mieux que le grand Art Tatum lui-même. Sa sensibilité et sa technique étaient aussi aiguisées que celles d'un vieux pianiste noir.

Daniel n'en crut pas ses oreilles. Il se sentit même dépassé, car le jazz n'était tout de même pas sa tasse de thé. Il fut enthousiaste.

_ Joue-moi autre chose, mon garçon !

Antoine exécuta divinement une ballade, *Stella by Starlight*, tant et si bien que Bella ouvrit la porte avec brutalité.

Elle hurla, hystérique :

_ Qui ose jouer cette musique de nègres sous mon toit ! Ah... Tu as un élève, Daniel... Dis-lui de jouer moins fort... Moi, je travaille le sulfureux Saint-Saëns, et je n'arrive pas à me concentrer. Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes !

Elle referma la porte en la claquant.

Antoine demeura interloqué.

_ Mais... C'était la grande Bella Furiggioni ! C'était bien elle ?

_ Tu la connais ?

_ Sûr ! Je ne savais pas que vous, Daniel Constantin, la connaissiez !

_ C'est ma femme (hélas) ! Tu n'as jamais entendu nos concertos à quatre mains ?

_ Ah si, c'est vrai, mais j'avais pas fait le rapprochement ! Quel idiot...

Le même resta interdit quelques instants, puis se leva et remballa ses affaires. Daniel lui mit la main sur l'épaule pour lui faire signe de se rasseoir.

_ Qu'est-ce que tu fais ?

_ Je pars, je ne veux pas la déranger avec ma *musique de nègres*.

_ Mais non, ne t'inquiète pas, cette salle est insonorisée. C'est une de ses grandes manies : elle écoute parfois mes élèves derrière la porte, et elle entre comme ça, comme si on la dérangeait. Mais ça ne vise en rien l'élève, c'est moi qui suis concerné.

_ Ah ?...

_ Ne t'inquiète pas. Pensons plutôt à des choses sérieuses. Euh... Qu'est-ce que tu attends de mes cours ?

Antoine expliqua qu'il en avait assez du jazz, et qu'il désirait approfondir ses connaissances dans d'autres domaines, surtout Stravinski et Bartók qui le fascinaient. Daniel but du petit lait, car il crut se reconnaître dans ce jeune garçon passionné. Après quelques minutes de réflexion, il lui demanda :

_ Ôte-moi d'un doute... Tu sais bien lire la musique, n'est-ce pas ?

Le garçon hésita, et avoua :

_ Seulement les *leads sheets* et les grilles. Je ne sais pas lire en clef de fa, et les partitions classiques recèlent pour moi bien des mystères...

Daniel réfléchit encore, se cura inconsciemment l'oreille avec son auriculaire gauche, puis annonça :

_ Très bien. Pour toi, les cours seront à quinze euros de l'heure, et je ne regarderai pas trop ma montre. Deux choses, tu vas me promettre deux choses : *primo*, tu vas travailler comme je vais te le dire et pas autrement. Continue tes cachets au *piano-bar* si c'est pour en vivre, mais garde-toi du temps pour bosser *vraiment*. *Secundo*, tu viendras ici deux fois par semaine. Tu ne manqueras une leçon sous aucun prétexte, sauf si tu te fais écraser par un trente-huit tonnes ou si tu contractes la peste bubonique. C'est clair ? Si tu fais comme je te le dis – crois-moi, tu vas en baver – et si tu es sérieux, dans deux ans, la terre entière connaîtra ton nom.

Antoine eut un sourire d'enfant.

_ Vous ne le regretterez pas : je serai votre meilleur élève.

_ J'y compte bien ! Ne me fais pas regretter ma décision. Bon, et maintenant, je vais t'apprendre les rudiments de la codification des partitions classiques.

Ils travaillèrent trois bonnes heures. À la fin du cours, Daniel en oublia même de réclamer ses quinze euros. À dire vrai, ce n'est pas qu'il oublia. En fait, il s'en foutait comme de l'an quarante, et cette pensée le fit sourire.

6

_ On reprend, Antoine, vingt-cinquième mesure.

Six mois, cela faisait six mois que les cours duraient. Dehors, la neige avait envahi l'univers, les coteaux de la Loire ressemblaient à un Tibet plat. Antoine avait mis presque deux heures pour faire ses trente kilomètres en train, et ses mains étaient tétanisées. Il avait fallu les passer sous l'eau chaude un bon quart d'heure.

Outre ces cours, il ne s'était rien passé d'autre.

Bella et Daniel avaient dû faire l'amour deux fois depuis l'été, elle par besoin, lui par dépit.

L'une des deux chauves-souris était morte, ainsi que le quatrième chat.

Daniel mettait toute son attention dans les progrès miraculeux d'Antoine. Il attendait ces cours avec une impatience non feinte. Maintenant, ils duraient l'après-midi entier. Antoine travaillait d'arrache-pied, il avouait ne dormir que quelques heures par nuit, au grand désespoir des voisins de son HLM.

Noël approchait.

Daniel avait pris conscience d'une chose qui le surprenait et qui l'avait fait passer quinze ans en arrière.

C'était lors d'une soirée privée à Marbella, en Andalousie, sur un yacht immense ancré dans les eaux ignoblement riches de Puerto Banyus.

Bella et lui étaient invités par la famille royale d'Angleterre pour un concert privé de musique contemporaine. À cette époque, ils pratiquaient beaucoup les compositions à quatre mains. Aujourd'hui, ils en étaient réduits à la décomposition à deux corps, mais bref...

La soirée avait été magnifique d'un point de vue mondain. Bella avait été sollicitée de toute part dans ce cadre au luxe entêtant. Le concert, le bateau de marbre, d'or et de soie, ainsi que le Dom Pérignon 1947, avaient achevé de la mettre dans une transe des plus paroxystiques. Elle brillait littéralement dans son fourreau de soie bleue, assaillie par des aristocrates maniérés, tandis que Daniel s'encanaillait avec une superbe soubrette d'origine lettonne.

Au petit matin, on les avait raccompagnés en Excalibur à leur hôtel chic d'Estepona, et ils avaient fait l'amour comme des chiens, afin de calmer leur longue excitation frivole. Tous les journaux *people* de la presse internationale avaient parlé de leur couple, leurs photos s'arrachaient à prix d'or. Ils avaient goûté le suc futile de la *jet set* jusqu'à la lie, et cela les avaient transformés en machines à baise. Jamais ils ne s'étaient si bien entendus de toute leur vie.

Et *le* sujet avait été évoqué, après un tourbillon sur l'oreiller. Daniel, gaffeur, avait lâché, entre deux souffles :

_ Et si on faisait un enfant ?

Bella s'était retournée, avait écrasé ses gros seins sur les pectoraux de son amant, et avait demandé, au bord du fou rire :

_ Répète ?

Daniel, le souffle coupé par la poitrine de Bella, avait haleté :

_ Et si on faisait un enfant ?

Bella se cambra sur lui et hurla de rire.

Daniel, ne comprenant guère, ricana lui aussi comme une buse, et il vit les yeux gris de sa femme se planter dans les siens avec une dose d'ironie propre à faire dérailler un train.

_ Moi ? Tu me vois moi en môman ? Tu rêves-Herbert, jamais de la vie ! Les bibliques douleurs de l'enfantement, les vergetures, les varices, les hémorroïdes, très peu pour moi ! Tu me vois en train de jouer *Les Noces* de Stravinski avec le ventre comme un ballon ? Tu me vois jouer *Pulcinella* avec un Polichinelle dans le tiroir ? De quoi perdre ma réputation !

Daniel, ébahi, insista :

_ Mais chérie, pense à ce qu'un enfant nous offrirait ! C'est la plus belle chose qui soit au monde, un môme, et...

Bella posa ses hanches avec lourdeur contre le sexe coincé de son amant, et Daniel blêmit de douleur.

_ Mon gros nounours, c'est une affaire entendue : *jamais*, tu m'entends, *jamais* je n'aurai de putain de même, ni avec toi, ni avec un autre. Nous sommes suffisamment de deux pianistes dans la famille... Change de sujet, j'en ai marre de parler de ça.

Elle se redressa et palpa ses seins.

_ Tu trouves que j'ai grossi ?

Daniel en avait gardé une souffrance sourde qui perdurait là, entre son cœur et son estomac. Il aurait tant aimé avoir un enfant... Bella lui reprochait sans cesse ce côté hypersensible de midinette. Elle devait avoir raison...

Pendant qu'Antoine jouait avec brio une *Polonaise* de Chopin, Daniel pensa qu'il s'était mis à aimer ce jeune garçon comme son fils, tout au long de ces six derniers mois. Il en ressentit une bouffée de tendresse. Après tout, ce même rassemblait tout ce qu'il aurait rêvé de trouver chez son propre enfant : travailleur, sensible, gentil, intelligent... Et pianiste d'exception. Bientôt, Daniel lui apprendrait les ficelles de la composition. Il en ferait un musicien renommé et riche, un garçon qui aurait pris une belle revanche sur les vacheries de la vie.

Le cours s'acheva.

Daniel vit avec plaisir la lueur qui dansait dans les yeux d'Antoine. Il venait d'achever cette *Polonaise* avec un niveau et une sensibilité que lui envieraient bien de ces prétendus spécialistes de Chopin dont les bacs de supermarchés abondaient injustement.

_ Bien, Antoine, c'est absolument parfait. Il y a encore quelques menus détails à revoir, évidemment, mais compte tenu de tes progrès, c'est un plaisir.

Antoine se rengorgea, tout flatté. Les compliments d'un maître comme Daniel Constantin valaient leur pesant d'or.

_ Sais-tu quel jour nous sommes, Antoine ?

Le garçon se gratta les cheveux, et fit une moue négative.

Daniel, triomphant, tonitrua :

_ Nous sommes trois jours avant Noël. Je suppose que tu as pris des engagements pour ce jour précis ?...

_ Ben... À dire vrai, j'ai prévu de faire le réveillon à l'hôtel Bleu Marine, à Angers, comme piano-bar... C'est que ça va me rapporter pas mal de fric, alors...

_ Bon, d'accord... Viens avec moi, suis-moi...

Il emmena Antoine dans sa salle personnelle. C'était la première fois qu'un élève pénétrait dans ce Saint des Saints.

Devant la pièce immense et la baie vitrée, Antoine poussa un long sifflement d'admiration. Il fit une drôle de mine en voyant l'effrayante chauve-souris le suivre du regard, la tête en bas.

Daniel, tout guilleret, lui demanda :

_ Qu'en penses-tu ?

Le garçon ne put s'empêcher de s'écrier :

_ C'est génial, comme dans un rêve ! Comme il est beau, votre piano !

Daniel lui asséna le coup de grâce.

_ Bon, deux choses. *Primo*, à partir de demain, tu ne travailleras que sur mon propre piano de concert. Nous irons aussi à l'auditorium, qui est juste à côté, pour faire des enregistrements. Tu es prêt à passer la ligne, mon garçon, et je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir – et il est grand, dans ce domaine, en l'occurrence, crois-moi ! – pour te faire produire par une grande maison de disques.

Antoine dut s'asseoir tellement il n'en croyait pas ses oreilles. Il dut reprendre son souffle.

Daniel poursuivit :

_ Mais de plus, mon grand, j'ai une proposition à te faire. Que penses-tu de t'installer ici, dans cette pièce ? Elle est suffisamment grande pour que je puisse t'arranger un petit coin à toi. La seule chose, c'est que je te demanderai de sortir lorsque je travaillerai ici, c'est-à-dire tous les jours, de 9 heures du matin à 17 heures le soir. En compensation, je te donnerai quatre heures de cours chaque jour, de 17 heures à 21 heures. Qu'en penses-tu ? Si tu dois t'exercer pendant que je travaille, tu retourneras dans la salle d'étude quand tu le voudras. Ça te va ? Moi, j'irai donner mes autres leçons dans la salle de cours de ma femme, elle n'en s'en sert plus depuis des lustres.

Antoine regarda Daniel avec une expression très forte sur son visage, mêlant crainte, remerciement, incrédulité et joie.

_ Mais... C'est que je ne peux pas vous payer...

Daniel s'attendait à cette réaction.

_ Oublie le fric, seule ta carrière compte. Tu me rembourseras plus tard, quand tu seras célèbre. Pour l'instant, tu me paieras avec ta sueur, tu verras, ce sera amplement suffisant.

Daniel et Antoine, au comble de la joie, se firent une franche poignée de main.

_ Le temps que je t'installe ton chez-toi et que nous déménagions tes affaires, laisse-moi... deux jours pour tout organiser. Tu vas passer Noël ici, parmi nous.

_ Vous savez, je n'ai presque rien à ramener ici, sinon mon piano... Je ne veux pas m'en séparer. Comment faire ?

Daniel s'attendait aussi à cette autre réaction. Il avait lui-même entreposé son vieux piano Euterpe dans une réserve prévue à cet effet.

_ Ne t'inquiète pas, nous avons ici suffisamment de place pour tout ça.

Daniel déboucha de son bar personnel une bouteille de Quart-de-Chaume au millésime exceptionnel, et les deux hommes trinquèrent. Bella m'a refusé un fils, mais là, elle ne pourra rien faire, songea Daniel. Mon fils s'appellera désormais Antoine Bonnard !

Daniel ne se doutait pas que Bella, silencieuse et atterrée dans le couloir, avait tout entendu, car la satanée porte était restée ouverte...

Le *Palais* d'Antoine était certes un peu petit, mais rien ne manquait. Dans un coin de la salle, Daniel avait paternellement tendu des rideaux de taffetas orange qui ne déparaient pas avec la pièce de marbre blanc ouvrant sur l'immense panorama. Ainsi, on préservait l'intimité de chacun.

Derrière ce rideau, un lit s'adossait contre une chaîne Hi-Fi de très haute qualité, et une discothèque très complète de CD s'appuyait contre une bibliothèque fournie de partitions et de traités musicologiques.

Daniel s'était amusé comme un petit fou en aménageant cet endroit.

La touche finale : un poster géant de Stravinski pouvant se voir dans le noir.

Par un accord tacite, Antoine passerait ses journées où bon lui semblerait, et s'offrirait le repas du midi à l'extérieur. Il ne devrait aucun compte à Daniel. Simplement, de 17 heures à 9 heures, il serait le fils que le grand musicien n'aurait jamais eu de manière conventionnelle.

Lorsque Daniel avait fait part pour la forme de son projet à Bella qui fut à dire vrai mise devant le fait accompli – il faut savoir

lutter avec les armes de l'ennemi – il fut surpris par sa réaction atone. Elle bougonna, mais ne lutta guère.

_ Fais ce que tu veux. Je ne vois pas pourquoi tu me demandes mon avis, puisque tu as déjà tout manigancé. C'est ton fric. Ne compte pas sur moi pour entretenir ton branleur. Et ferme la porte, je travaille sur mon prochain triomphe. Connard !

Les choses se passèrent donc pour le mieux.

Antoine prit possession de son *Palais* et quitta son studio HLM sans le moindre regret. Il aménagea ses horaires selon sa nouvelle vie, et prit l'habitude de passer ses journées à la bibliothèque municipale d'Angers, exceptionnellement bien fournie dans le domaine musical. Il fit tous les efforts du monde pour accroître sa culture, et devint bientôt une véritable encyclopédie. Il absorbait tout comme une éponge, et faisait preuve d'une finesse, d'une intelligence et d'une sensibilité peu communes. Ce garçon était fait pour la musique, et réciproquement.

Daniel et lui parlaient souvent, le soir, des choses de la vie, devant leur repas.

Antoine avait beaucoup souffert. Enfant de l'ASE, il avait vogue toute sa jeunesse de foyers en familles d'accueil, toujours violentes, car il n'avait pas eu de chance. Il fuguait constamment, et se réfugiait dans un endroit qui restait pour lui comme un sanctuaire.

Il s'agissait d'un très grand magasin de pianos ouvrant sur les boulevards angevins.

Un jour, il devait avoir sept ans, il avait fait irruption dans ce lieu dont il ignorait tout pour échapper à de jeunes malfrats qui en voulaient à sa peau. Les peurs enfantines sont de loin les plus terribles. Et il avait été estomaqué. Il était entré en musique comme de jeunes prêtres sont aspirés par la religion en pénétrant pour la première fois dans une cathédrale gothique immense et ciselée.

On pouvait parler de l'appel des profondeurs.

Tout au fond, parmi les dizaines d'instruments exposés, le gérant du magasin jouait sur un piano à queue. C'était du Brahms. Il n'avait jamais rien entendu d'aussi beau et, après toutes les injustices, tous les sacrifices qu'il avait subis, il comprit enfin pourquoi il était sur terre. Il s'était approché à pas de loup, et le gérant avait été très surpris par le visage du gamin. Il n'avait jamais oublié son expression.

Le magasin était presque toujours vide, car évidemment les clients désireux d'acquérir un piano ne sont pas légion. Le gérant, un brave homme replet aux doigts courts et habiles, accepta bientôt la présence d'Antoine comme un fait acquis, et lui montra les notions de base.

Antoine apprit très vite.

Enfant des rues, il fit de nombreux petits boulots. Il ne connaissait pas l'école, il inventait des dizaines de subterfuges avec une imagination inépuisable pour éviter le temps perdu dans les remugles de l'Éducation nationale. Il savait juste le nécessaire, lire, écrire et compter.

À treize ans, il vendit des roses aux passants, puis comprit que le meilleur moyen de les fourguer était de visiter les bars de nuit. Il y en avait des centaines dans le centre d'Angers, et à cette époque, beaucoup proposaient des concerts le soir.

Alors il oubliait son gros bouquet de fleurs desséchées et écoutait d'une oreille avide. Parfois, de véritables maîtres du jazz venaient se détendre dans ces bars après un concert dans des grandes salles de la région, et la soirée se terminait en *jam-session* jusque tard dans la nuit. Tous les musiciens se passaient le mot, et on jouait, peu importe son niveau, on jouait juste pour le plaisir de jouer.

Antoine était fou de ces moments magiques où il oubliait qui il était. Combien il admirait ces musiciens qui délivraient, dans une langue universelle, ce que lui-même ressentait à longueur de temps...

Il finit par accumuler assez d'argent pour s'offrir un vieux piano au cadre de bois, une horreur qui se désaccordait pour un oui ou pour un non. Antoine avait quinze ans. À chaque changement de température ou d'humidité, toutes les notes travaillaient dans des grincements métalliques qui le réveillaient la nuit. Il dut apprendre à

le raccorder toutes les semaines, mais comme il avait l'oreille absolue, cela ne lui posait pas de problème. Avec les différentes aides sociales, il put un an plus tard se procurer un minuscule appartement dans la ZUP nord, et sa réputation de pianiste de bar s'enfla. Il n'eut plus de difficulté à trouver du travail au noir malgré – ou grâce – à sa jeunesse. Les philanthropes sont rares dans ce milieu, et on l'exploitait. Mais il s'en fichait : il jouait, c'est tout ce qu'il voulait.

C'était ça, sa vie, à Antoine, depuis toujours. Il avait officiellement quitté l'école à seize ans, bien avant en vérité, il était libre comme l'air, ne vivait que par et pour la musique, fréquentait parfois une vieille pute qui faisait les pavés de la gare, mangeait à sa faim car les patrons de bistrots lui assuraient le couvert le soir, et avec ça, il se débrouillait. La rue était son royaume. Tout le monde le connaissait et il connaissait tout le monde.

Simplement, il avait envie de quelque chose d'indéfinissable, de quelque chose dépassant même sa liberté. Parfois, lorsqu'il se battait contre des gens avinés qui lui crachaient dessus parce qu'il ne jouait pas de manière assez populaire les vieux standards qu'on lui demandait, il ressentait plus que tout cet appel des profondeurs, et il se mit un beau jour à quêter un maître qui lui apprendrait ce qu'il ne savait pas.

Il entendit deux ans plus tard, dans une pizzeria, la musique délicieuse qu'il avait toujours recherchée sans savoir l'atteindre ni la

grammaticaliser, et il discerna, malgré le brouhaha insensé, le nom de Stravinski accolé à celui de Daniel Constantin. Il vola différents CD dans les magasins de disques – ainsi que le lecteur nécessaire pour les écouter. Un jour, tandis qu’il livrait un hebdomadaire gratuit de petites annonces dans toutes les boîtes aux lettres d’un quartier trop vaste, il crut défaillir : le grand Daniel Constantin proposait ses cours dans la région d’Angers. Ce fut égal si c’eût été à Tombouctou... Il aurait tout fait pour le rejoindre.

Il fila vers la gare, s’engouffra dans le train de banlieue et se retrouva, vingt minutes plus tard, en haut du coteau.

Que dire de plus ?

Qu’il ne se plaignait jamais de sa vie incertaine ? Qu’il ne remercierait jamais assez les dieux ou sa solitude de l’avoir entraîné dans les milieux de la musique, aussi sordides fussent-ils ? Que Daniel lui offrait tout ce dont il avait manqué, de l’affection paternelle à la beauté tant recherchée ?

Antoine avait dû attendre longtemps avant d’être heureux, mais maintenant, il ne regrettait en rien cette attente. La vie est une longue attente, point final.

Daniel était fasciné par la philosophie de son protégé ; il en savait mille fois plus que les jeunes bourgeois qui fréquentaient l’université et qui hantaient ses cours.

La soirée était douce et calme. Dehors, il faisait moins vingt dans le vent, et on était, au cœur de la kitchenette de Daniel éclairée de manière indirecte, au centre d'un cocon douillet. Daniel alla chercher une deuxième bouteille de Champigny.

On était bien. En sourdine, le *Concerto pour piano, cordes et percussions* de Bartók nimbait le monde d'une aura contemplative, et on se préparait à une soirée familiale pleine de charme. Dans les assiettes fumaient encore les restes d'un délicieux bœuf-carotte – avec l'arrivée d'Antoine, Daniel avait retrouvé sa passion pour la cuisine – et on allait bientôt entamer l'omelette norvégienne.

Daniel remplit les verres de grenat et commença une explication passionnée sur l'harmonie symétrique et ses systèmes de transposition, qu'Antoine buvait comme le Saumur parfait.

Bella entra sans frapper dans les appartements de Daniel.

Elle était habillée d'un tailleur décolleté de velours noir et était maquillée à la perfection. Elle fit une bise sur le front de Daniel et s'assit à côté d'Antoine.

_ Alors, les gars, on s'amuse ? Oh, dis donc, il a l'air bon, ton pinard, Daniel, tu m'en verses une larme ?

Daniel soupira et s'exécuta. Le charme de la soirée était rompu.

_ De quoi vous parliez ?

Daniel regarda Antoine. Ce dernier semblait très impressionné par la venue de Bella. Ce n'était pas étonnant : en six mois, il ne l'avait vue en coup de vent que deux ou trois fois. Vingt secondes en tout. Ses oreilles étaient rouge vif, et il paraissait tout ratatiné sur sa chaise.

Daniel lui résuma la discussion en deux mots : des histoires d'effets atonaux par transposition d'un motif lui-même atonal « 1 #2 3 b7 Δ2 » sur le cycle des quartes.

_ Ah, je vois, l'enfance de l'art... Dis-moi, Antoine, c'est bien ton nom, Antoine, c'est ça, oui, tu te plais ici ? Je ne sais même pas comment tu es installé !

_ Je vais très bien, Madame, et c'est très gentil de m'accepter sous votre toit !

_ *Madame...* Appelle-moi Bella, enfin ! Je n'ai pas quatre-vingts ans ! Tu fais beaucoup de progrès, à ce que m'a dit Daniel ?

C'était faux : Daniel ne lui avait rien dit du tout : elle continuait d'écouter aux portes. Même si la salle de composition de Daniel était parfaitement insonorisée, on pouvait entendre ce qui s'y passait lorsqu'on plaquait l'oreille contre la paroi, ce qui rendait de manière suffisamment éloquente les progrès d'un élève comme Antoine.

Ce dernier, confus, fit un signe affirmatif de la tête.

_ Moi, je serais curieuse de l'entendre, ce jeune Antoine. Tu es d'accord, Daniel ?

Daniel se sentit comme griffé par cette affirmation maquillée en demande. Antoine faisait partie de son jardin *personnel*, Bella n'avait rien à y faire avec ses gros sabots.

_ Tu sais, ma chérie, Antoine est fatigué, ce soir, et puis, nous avons un peu bu, et donc, je crains que...

_ Allons, Daniel, ne fais pas ton gros nounours, j'ai horreur de ça. Et Antoine, de toute manière, est bien libre de faire ce qu'il veut, non ? Tu ne l'incarcères tout de même pas ! Dis, Antoine, tu interprètes quelque chose à Bella Furiggioni ?

Antoine lança un regard suppliant à Daniel qui fut bien obligé de céder : il ne voulait pas frustrer son fils spirituel, et il aurait été dommage, effectivement, de lui refuser de jouer devant l'une des plus grandes concertistes du moment... Même s'il redoutait la suite des événements.

_ Viens, Antoine...

Bella tira le jeune homme par la main et l'entraîna dans sa propre salle de répétition. Daniel en fut soufflé. Jamais aucun étranger n'était entré dans son antre : où voulait-elle en venir ?

Antoine s'installa au piano rouge comme du sang de Bella. Ses mains tremblaient et il était pâle, il était intimidé par le décorum austère et étouffant qui était en tout point opposé à la salle de Daniel.

_ Joue, mon grand. Si tu as besoin d'une partition, je les ai toutes. Je précise que mon piano sonne différemment de celui de Daniel : n'hésite pas à frapper plus fort, c'est un pur-sang.

Antoine demanda les partitions des *Valses* de Chopin et commença à jouer d'une manière malhabile.

Daniel vit le très léger rictus qui traça une ligne imperceptible sur les lèvres de Bella.

Cependant, comme toujours, Antoine oublia qui il était et son âme fusionna bien vite avec celle de Frédéric Chopin. Il se mit à injecter ses sens dans ses mains, il fut un réceptacle des lignes tactiles et vocales du compositeur. Il donna un nouveau sens au mot de Proust, selon lequel les phrases de Chopin parviennent à un cristal qui fait crier, qui atteint les plus profondes limites du cœur humain.

Daniel fut fasciné par l'expression qui métamorphosa Bella. Son masque de cire dure se fissura en un visage tout d'abord atone, puis elle prit d'un coup vingt ans de moins tandis que ses yeux dessinèrent une courbe de plaisir, un peu révoltés, et que sa chair se fit ferme et luisante, ses lèvres légèrement entrouvertes. Elle aussi oubliait qui elle était, et redevenait cette femme perméable qu'il

suffisait de charmer par la beauté pour lui faire regagner son humanité d'enfant. Daniel eut envie d'elle.

La musique morbide, gracieuse et mystérieuse, enrubanna la femme puis la pénétra en profondeur en étreignant ses entrailles. Bella connaissait ces valse par cœur pour les avoir jouées des dizaines de fois en public, mais elle parut les écouter pour la première fois.

Lorsque Antoine acheva, l'œil inquiet, son exécution, il était en sueur.

Bella le regarda comme si elle était devant un fantôme et, silencieusement, parut réfléchir avec peine, comme si ses pensées étaient d'une très grande complexité.

Daniel félicita Antoine avec chaleur, et le convia à regagner sa kitchenette.

Ils laissèrent Bella les bras ballants, seule dans son antre envahi par le silence. Elle ne s'aperçut même pas de leur départ tant elle était noyée dans son intériorité.

8

_ Je crois avoir compris...

Antoine écrivit prestement un commentaire sur sa partition.

Aujourd'hui était un très grand jour.

Il répétait à Angers avec l'Orchestre National des Pays de Loire dans le grand auditorium du centre de congrès. Ce soir était le début de sa première tournée dans le pays.

Daniel l'assistait du mieux qu'il pouvait. Combien il était fier de ce qui leur arrivait !

Le chef d'orchestre, sidéré par la puissante sensibilité musicale d'Antoine, l'avait lui aussi pris sous son aile. Au début des répétitions, certains musiciens de l'orchestre avaient tendance à oublier de reprendre lorsque les *sol* du jeune homme, qui étaient brillantissimes, s'achevaient. En voilà un qui était en route vers la gloire, et encore, vers la gloire internationale.

L'ONPL était charmé de contribuer à cette éclosion.

Ce soir, principalement au programme : le *Concerto pour piano et instruments à vent* de Stravinski, dans sa version de 1950. Et on allait l'enregistrer.

Demain, Antoine serait jeté en pâture à la critique. Demain, il serait mort ou célèbre...

Et le temps passa vite.

Dans la loge, vingt minutes avant le début du concert, Daniel donnait ses derniers conseils à son poulain.

_ N'oublie surtout pas, Antoine, que l'ouverture forme le cadre d'une *sonate allegro* habituellement interprétée dans le cadre des rythmes du XVIII^e siècle, mais que nous, nous avons pris le parti d'y intégrer les rythmes du rag et du jazz. C'est ta force, ça, mon grand, et tes origines. Tu vas les tuer ! Sois moins solennel que les autres, fais preuve d'espièglerie, joue avec l'orchestre et transcende-le, tu sais le faire, laisse-toi happer, joue et laisse-toi être ! Ici, il n'y aura que Stravinski et toi ! Tu vas voir, ils vont redécouvrir cette musique, laisse l'harmonie te prendre et prends-la à ton tour ! Largue la pression de la partition, Stravinski est à toi, ce soir. J'ai toute confiance, tu vas voir, tout va se passer à la perfection !

Antoine dévisagea Daniel dans un regard mêlé de crainte et de plaisir. Son visage était entre le vert et le mauve.

_ Oui, on va les massacrer ! flûta-t-il d'une voix blanche.

_ Allez mon grand ! C'est à toi !

Daniel le serra dans ses bras avec fierté. C'est toi, mon fils, qui vas les réduire en poudre.

Le moment arriva où il se retrouva, sans avoir compris comment, devant une salle comble et noire, un projecteur braqué sur lui, l'orchestre donnant les premières mesures.

Il joua sans sentir ses mains, ni son corps, ni l'univers autour. Il joua comme un dieu, mieux que Stravinski lui-même. Hérésie que les auditeurs perçurent instantanément comme la révélation de ces trente dernières années. On eut la sensation manifeste d'assister à un concert d'une grande rareté, où ce jeune inconnu écartelait les sens et poignardait les corps d'une hardiesse époustouflante.

Sans état d'âme, Antoine se superposa à la musique et mit son être entier au service de ces sons qui transcendèrent les instruments de l'orchestre. Les musiciens, tous aguerris, se sentirent pousser des ailes. Le chef d'orchestre se vida de toute son eau et crut toucher à de multiples reprises l'éden de sa baguette.

On ne sut trop quoi dire à l'issue du concert, sinon qu'on fut abasourdi d'avoir assisté à la naissance d'un grand talent de la musique classique. L'âme de Stravinski plana ce soir-là sur les toits d'ardoise de la Cité du Roi René.

Daniel n'eut pas assez de mouchoirs pour écraser ses larmes de joie. Toujours cette fichue hypersensibilité de midinette... Il avait un fils de génie et il était heureux de vivre. Toute son existence fut couronnée de succès, sans aucune ombre au tableau, lorsqu'Antoine l'appela sur la scène pour le serrer très fort dans ses bras sous le feu nourri des applaudissements.

Bella, au Japon, connaissait sans doute les mêmes clameurs...

9

La tournée dura deux bons mois durant lesquels le jeu d'Antoine se renforça encore. Il n'y avait pas de meilleure école que celle du public.

Antoine toucha des doigts cette communion dont les artistes parlaient toujours dans les médias quand ils n'avaient rien à dire, mais qui avant tout restait abstraite si on ne l'endurait pas. Il prit un goût certain pour cette fusion des âmes le temps d'un concert, pour cette envolée commune vers la beauté profonde.

Partout, il fut salué comme un superbe exécuteur de Stravinski. Les magazines et les revues spécialisés analysaient son jeu avec enthousiasme, mais il n'y prêtait guère attention. Tout ce remue-ménage était bien inutile, lui savait ce qu'il valait vraiment, il n'y avait pas à tergiverser : il *débutait*...

Tout au long de ces deux mois, Daniel suivit son poulain avec une joie sans borne. Il le voyait prendre de l'assurance, travailler avec acharnement, et être meilleur à chaque concert.

Ces deux mois passèrent dans la vitesse de l'éclair.

Bella étant au Japon et en Chine, elle n'avait rien vu de cette prodigieuse envolée d'Antoine Bonnard.

Elle ratait toutes les choses fondamentales. Tant pis pour elle...

Ils se retrouvèrent pourtant très vite tous les trois, un peu sonnés, dans la maison du coteau, en plein mois de juin.

La vie reprit son cours.

Daniel avait acheté un neuvième chat pour sa chauve-souris qui atteignait maintenant le mètre cinquante d'envergure.

Il la caressait sans qu'elle le morde, elle était repue. Elle était douce au toucher, ses ailes membraneuses étaient plus veloutées que les naseaux d'un cheval. Elle le reconnaissait en poussant des petits cris stridents et en ouvrant ses gros yeux ronds et rouges avec une tendresse certaine. Parfois, elle posait sa tête pointue contre le poignet de Daniel et ronronnait, les oreilles caressantes. Oui, Daniel aimait sa chauve-souris, et c'était réciproque.

Antoine avait repris ses cours avec assiduité et préparait deux enregistrements révolutionnaires des *Nocturnes* et des *Valses* de Chopin.

Bella ne leur avait plus adressé un seul mot depuis son arrivée du Japon. Les journaux spécialisés n'avaient d'ailleurs fait aucune allusion à sa tournée : Bella devait vieillir, ainsi que son talent...

L'amour physique manquait un peu à Daniel. Pour autant, il s'était rendu compte d'une chose fondamentale, qui avait transformé sa vie : il n'aimait plus Bella.

Antoine était à présent la personne la plus importante de son existence. Il lui vouait sa vie. Quand le jeune homme volerait de ses propres ailes, ce qui ne tarderait pas si on en croyait le nombre impressionnant d'offres de contrats qui s'empilaient sur le bureau, Daniel reprendrait ses propres compositions.

Il continuait pourtant à s'exercer chaque jour, de 9 heures à 17 heures, et Antoine disparaissait comme à l'accoutumée pour étudier la musique de son côté.

Ce pacte tacite était excellent, car ainsi, après tous ces concerts, chacun regagnait une certaine part d'indépendance et de liberté.

Daniel avait besoin de ces longs moments de méditation face à sa baie vitrée et à son vieux compagnon d'ébène. Parfois, des thèmes lui venaient et il les notait scrupuleusement, se disant qu'il y avait là quantité de matière brute à creuser.

Il continua de donner quelques cours de piano à ses anciens élèves, qui écrasaient les touches du clavier comme des palourdes. Cela ne le désespérait plus, il s'en foutait. Il donnait ses demi-heures, empochait ses soixante-quinze euros, et le monde était parfait ainsi. Lorsque l'incompétence de certains est impériale, il ne faut pas être plus royaliste que le roi.

Le train-train dura trois bons mois, durant lesquels Antoine ne pensait qu'à l'enregistrement de ses deux disques. Daniel assisterait à toutes les séances qui auraient lieu, une fois n'est pas coutume,

dans des studios parisiens. Ici, on était pourtant doté de tout ce qu'il fallait, voire de plus encore. Mais la production a parfois bien des mystères que nous autres, êtres humains, sommes loin de pouvoir comprendre.

La parenthèse parisienne serait pourtant la bienvenue. Daniel ne voyageait plus guère, pendant qu'il s'occupait d'Antoine, et cela lui manquait. Le voyage était en même temps la pire et la plus belle attribution du métier de pianiste.

Bella travaillait en huis clos sur une composition d'un genre nouveau qui révolutionnerait la musique, selon elle. Elle était complètement absorbée dans sa tâche, et ne se montrait plus jamais.

Daniel l'avait su incidemment, lorsqu'il avait été la voir pour l'avertir de son départ pour Paris, avec Antoine.

_ Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ! Je bosse ! Cesse de m'interrompre tous les quatre matins !

Daniel avait protesté, pour la forme.

_ Mais, ma chérie, cela fait deux mois que je ne t'ai pas adressé la parole...

_ Et alors ? ! Si tu crois que ça me manque... Allez, tire-toi à Paris avec ton petit génie, je ne vous regretterai pas !

_ Comme tu veux, ma chérie... Euh... Est-ce que ça va, toi ?

Bella avait rougi comme une cocotte sous pression, avait jeté un dictionnaire musical qui avait plané au travers de la salle pour s'écraser sur Daniel, et avait hurlé :

_ Dégage, triple connard ! Toi, pendant que tu cires les pompes de l'autre andouille, moi, je révolutionne la musique ! C'est clair ? Dégage !

Daniel avait souri et avait sauté bien vite dans le train avec Antoine.

Pourquoi diable s'était-il marié avec Bella, au fait ?

Il se revit, serré dans les bras de celle qu'il aimait, au sommet du Mont Royal, à Montréal, lors d'une douce nuit d'été. Des écureuils couraient partout, et Daniel flottait sur un petit nuage rose accentué par ce somptueux repas bien arrosé.

Dans ces années 80, Bella et lui connaissaient une gloire ascensionnelle insensée. Il leur suffisait de produire la moindre chose pour transformer la boue en or. Partout où ils passaient, une meute de photographes les suivait, et ils en obtenaient des royalties phénoménales à force de procès qu'ils gagnaient toujours.

Les parents de Daniel étaient aux anges. Gaston serait sûrement proposé à nouveau comme ministre lors du prochain septennat, la gloire de son fils rejaillissait sur lui.

Daniel avait tout ce qu'il désirait dans ce bas monde : la célébrité qui flattait son ego, la musique qui flattait son intelligence, Bella qui flattait ses poils et la composition qui flattait ses sens. Quoi de mieux pour un jeune homme de vingt-cinq ans ?

Un peu ivre, il avait donc serré une Bella particulièrement lubrique dans ses bras, et lui avait sifflé à l'oreille :

_ Et si on se mariait ?...

La jeune femme, d'une beauté à couper le souffle, lui répondit en lui chuintant dans le cou :

_ Mon gros nounours, il faut que tu aies une très bonne raison pour me demander une chose pareille... Pourrais-tu, s'il te plaît, expliciter ton propos ?

En contrebas, les tours du *downtown* de Montréal scintillaient comme des flambeaux, et la ville se déployait jusqu'à l'horizon en tremblotant. Après tout, ici, on était plus proche de la planète Mars que de la France, et on pouvait dire des tas de niaiseries, le moment s'y prêtait.

Daniel passa sa main sur les seins sensibles de Bella qui se pâma, et répéta son injonction, canaille :

_ Bella, veux-tu être ma femme ?

_ Pour quelle raison oiseuse serais-je ta femme ?

_ Parce que je t'aime...

Un sourire s'afficha sur le visage de l'aimée, que Daniel interpréta comme une risette de bonheur. Avec du recul, il comprit qu'il ne fallait jamais mélanger le champagne avec la vodka.

Bella lui passa la main dans les cheveux, et lui répondit en titubant :

_ Cette raison est nécessaire, certes, mais est-elle suffisante ? Combien as-tu payé d'impôts, cette année, mon chéri ?

Daniel prit cette allusion pour une plaisanterie, et, fronçant les sourcils, affirma, un peu péremptoire :

_ Je sais pas... Dans les cent mille...

_ Tiens donc, tu caches bien ton jeu... Moi, dans les cent vingt... Marions-nous, mon amour chéri, c'est même la meilleure idée que tu aies jamais eue... Mon rhododindronounet adoré !

Et ils se retrouvèrent devant Monsieur le Maire de Vincennes trois mois plus tard, à se dire *oui* pour la vie.

Daniel regretta seulement sa faiblesse de midinette. Car sous ses traits de déesse, Bella était une vraie calculatrice ambulante.

Il ne le comprit qu'après quelques années, lorsque la passion transformée en amour se fut transformée à son tour en tendresse

amoureuse. Oui, elle était d'une nature à tout calculer : chaque franc, chaque centime, chaque effort, chaque geste tendre, chaque remarque acerbe, tout était trituré, compulsé, mouliné et calculé.

Qui aurait pensé cela en la voyant, et surtout en l'entendant au piano ? En public, elle était d'une finesse incroyable, d'une générosité sans borne, d'une bonté chevaleresque. Mais c'était tout de même un fait : elle calculait tant et si bien qu'elle faisait des économies : pas trop de dépenses, pas trop d'amour, pas trop de gentillesse non plus, il ne faut pas gâcher, on ne sait jamais.

Bella Furiggioni était une experte-comptable en jupons, ce que Daniel découvrit petit à petit, pas à pas, dans l'intimité du couple, comme un connaisseur en devenir découvre chaque jour les arômes les plus subtils d'un grand Château Pétrus.

Elle avait ce pouvoir enjoué de distiller les moments de bonheur et de les abattre dans la foulée, avec une cruauté confinant à la légèreté. Elle s'arrangeait pour saper chaque instant de joie avec une ardeur sans faille, comme une croisade.

Daniel remarqua avec dépit qu'elle était d'une suprême intelligence, première chose qu'elle sût à propos d'elle-même depuis toute petite, ce qui provenait de cet esprit d'analyse exquis qui l'amenait justement à tout calculer.

Mais pourquoi calculait-elle tout comme ça ?

Pour elle ne comptaient qu'elle et sa musique...

C'était une bonne raison, et la seule.

Dans ce TGV, ce Concorde sur rails qui filait à la vitesse de l'éclair vers Paris, Daniel contempla le visage d'Antoine qui dormait, épuisé par ses longues heures de répétition, des cernes bleuâtres sous les yeux.

La fatigue est l'unique monnaie de la gloire, songea-t-il...

Pourquoi pensait-il à Bella, à ce moment, alors qu'il allait faire ce qu'il aimait le plus au monde, appuyer son fils dans sa recherche de la beauté et fixer sur un support incorruptible cette musique folle qui serait offerte à des millions d'oreilles avides et reconnaissantes ?

Bella avait été le sceau qui aurait marqué son existence au fer rouge. Daniel enviait Antoine de ne pas lui connaître de liaison régulière. Il avait bien le temps de se faire gâcher la vie par une tyrannique casse-couilles.

Pourquoi pensait-il donc à tout cela, tandis que le paysage de la Beauce filait devant ses yeux dans un jaune aveuglant qui faisait penser aux niaises extases de Charles Péguy ?

10

Daniel dormait profondément, Laeticia à ses côtés sous la couette.

Oui, ayant trituré le problème sous toutes ses coutures, il en était arrivé à la conclusion ultime qu'il avait fini par céder au champ pauvre de ses pulsions.

Ça peut bien arriver, non ?

Antoine était à Buenos Aires pour sa première tournée hors de France, une tournée d'une semaine seulement, certes, mais lointaine, et il avait insisté pour que nul ne l'accompagne.

Il avait ses raisons.

Il cherchait à s'émanciper.

C'était normal, cela faisait partie du pacte. Antoine n'était pas le fils de Daniel, après tout, enfin, pas vraiment...

Bella composait toujours son machin dont Daniel ignorait tout. Lui, il n'était pas du genre à coller son oreille sur la paroi de la salle de répétition. De plus, Bella avait un sixième sens particulièrement développé dans ces cas-là. Daniel se souvenait de la fois cuisante où il l'avait espionnée lorsqu'elle répétait un récital de Beethoven.

Comme le hasard fait toujours bien les choses, on avait au même moment commandé à Daniel un récital de Beethoven dans le cadre d'un festival en Allemagne.

Il était hors de question qu'ils interprètent les mêmes œuvres, surtout simultanément, car la critique aurait cherché à les mettre en concurrence. Cela aurait pu briser leur couple. Ils n'avaient pas besoin de ça *en plus*. C'était un accord tacite depuis le début de leur liaison : Daniel et Bella devaient avoir un répertoire distinct, et ne se retrouver que dans les pièces à quatre mains.

Cette fois-ci, Bella avait refusé de lui divulguer les œuvres qu'elle travaillait.

_ Écoute, mon petit animal, je déteste Beethoven, je ne le fais que pour du fric, alors j'ai un peu l'intention de bâcler ce récital à la con, et, de toute manière, je suis sûre que dans le fin fond de la Corrèze, les bœufs n'y verront que du feu. Y compris les journalistes locaux aux oreilles assassinées par les baluches.

_ Mais, ma chérie, tu sais bien, je ne voudrais pas jouer les mêmes morceaux que toi, et à Bonn, je sais que les gens connaissent Beethoven à fond, je n'ai pas le droit à l'erreur, et...

_ OK, si tu veux savoir ce que je joue, c'est cent balles... Cent balles par titre, je veux dire...

_ Mais, ma chérie...

_ Vingt titres, ça fait deux mille euros... Aboule le fric ou va te faire foutre...

Elle ne voulut rien savoir, et, par principe, Daniel ne céda pas.

Il attendit une petite heure et, à pas de loup, rasa les murs jusqu'à la salle de répétition où Bella, comme toujours, s'exerçait sans repos. Il était équipé d'un calepin et d'un crayon. Il nota : « *Sonate au clair de lune* »... « *Cinquième concerto pour piano* »... Zut, ça, c'est une tuile, j'avais prévu de jouer le prem...

La porte s'ouvrit comme poussée par une tornade tropicale, on lui saisit son calepin et on lui asséna une gifle d'une force telle qu'il sentit que son tympan gauche avait cédé. Un bourdonnement accompagna le feu qui se répandit sur sa joue, tandis qu'un filet de sang suinta de son nez.

La porte se referma aussi sec, et il n'eut que le temps d'entendre :

_ Moi, les espions, je les élim...

Certes, l'émotion passée, Bella s'était confondue en excuses, en voyant que le récital de Bonn avait dû être annulé – Beethoven était peut-être sourd, mais ce n'était pas une raison pour l'interpréter avec une oreille défaillante. Daniel souffrit d'acouphènes pendant deux longs mois et Bella, se sentant un peu coupable quand même, se fit caressante et petite durant une bonne semaine.

Elle adorait faire des cadeaux lorsqu'elle avait quelque chose à se faire pardonner, dans ses rares moments de remise en question, et à cette occasion, elle lui avait offert sur un plateau en argent une tête de nasique réduite par une tribu d'Amazonie dont elle ne se rappelait plus le nom.

_ Tiens, mon gros nounours... C'est pour toi. Tu vois, toi, tu n'as plus qu'une oreille, mais lui, il n'a plus de corps. À vous deux, vous pouvez peut-être vous compléter...

Elle avait tourné les talons dans cet éclat de rire gras que Daniel entendait encore.

Le premier mouvement de la *Sonate au clair de lune*... C'était ce qui avait mis la jeune Laeticia dans tous ses états. Après la *Lettre à Élise*, il fallait bien apprendre une autre composition, et Daniel ne reculait devant aucun sacrifice.

Il avait donc interprété à la jeune femme ce morceau d'anthologie en essayant d'y mettre beaucoup de sentiments, soit environ un centième de son âme, et, tout à sa musique, il avait entendu un bruit de larmes. Il s'était retourné vers la jeune fille, et avait vu qu'elle n'avait pu se retenir.

_ Que c'est beau ! Vous jouez divinement, Maître.

Daniel n'avait pas su résister à la tentation et, ignorant qu'il avait encore autant d'ascendant sur les femmes, avait laissé les

choses se faire. Rien de plus facile que de consoler une donzelle en larmes. Il se sentit gommer ses quarante-six ans en trois secondes. Prodiges de l'amour.

Première fois en vingt ans qu'il trompait Bella.

Il ne ressentait aucune émotion et cela l'effraya. Le souffle chaud de la fille parcourait son cou, sa main tiède était posée sur les poils de son poitrail, ses petits seins s'accoudaient à ses côtes, et son sexe humide vacillait contre sa hanche et lui, comme un abruti, ne ressentait que le désert. La belle dormait, vibrante, contre lui, Daniel, et il était victime d'une insomnie d'autant plus cruelle que son bras droit, ankylosé par une bien lourde Laeticia, n'était que fourmis.

C'était tout juste si le corps de Bella ne lui manquait pas.

Il s'en voulut, cela blessait son amour propre. Le souvenir du volcan de Bella lui revenait à l'esprit, souvenir très très profondément enfoui sous des tonnes de temps passé, et pourtant, il remontait à la surface comme un vieux fantôme moisi et rigolard.

Perfidement, il réveilla la jeune fille toute boursouflée de sommeil, et la pénétra encore, histoire de...

Rien ne put éloigner le souvenir du corps de Bella, ce qui le fit souffrir tandis que l'autre tordue jouissait égoïstement en se tortillant comme une idiote.

Le matin venu, il faudrait se débarrasser d'elle.

La partie corporelle et glandulaire de Daniel était juste un peu satisfaite, mais sa partie intérieure feulait comme du feu. Il n'en pouvait plus, même absente, Bella lui massacrait la vie.

Pour la première fois, Daniel sentit une rage froide l'envahir, et il se mit à haïr Bella qui, dans sa léthargie profonde, à quelques dizaines de mètres de là, sous le même toit, dormait du sommeil du juste.

11

Lorsqu'Antoine revint d'Amérique du Sud, Laeticia n'était plus qu'un vieux souvenir du matin.

Daniel lui avait offert la *Sonate au clair de lune* en CD – il possédait ce morceau en soixante exemplaires, des échantillons gratuits – et l'avait congédiée sans autre forme de procès. Elle s'en remettrait, elle avait dix-neuf ans, et à cet âge, on se remet de tout.

Daniel trouva son fils tout bronzé, mais étonnamment distant. Il mit cela sur le compte du décalage horaire. Il faut comprendre. Il n'y a rien de plus fatigant qu'une tournée intercontinentale.

_ Tu as bien joué, Antoine ? Tu es content ?

_ Oui, Daniel... Excusez-moi, je ne voudrais pas vous paraître grossier, mais là, je n'ai qu'une hâte, c'est d'aller prendre une douche : je pue ! Ensuite, au lit... Est-ce qu'exceptionnellement, aujourd'hui, vous pourriez ne pas répéter, s'il vous plaît ? J'ai réellement besoin de dormir.

Daniel pensa lui proposer sa chambre, mais il se souvint des draps salis par les ébats coupables de la nuit précédente et il s'abstint.

Il faisait un temps magnifique, dehors, et la vue, du haut du coteau, aurait mis en joie le premier menhir venu.

Les Constantin employaient un jardinier pour entretenir le parc, d'où cette perfection champêtre suspecte, mais une envie soudaine de jardinage s'empara de Daniel. Les beaux jours aidant, on regrette de vivre confiné devant son piano. C'est ainsi que la nature humaine est faite.

Il prit la voiture, se rendit à sa jardinerie préférée, dans la banlieue angevine, et revint deux heures plus tard le coffre plein à craquer de fleurs en tout genre.

Il se sentait heureux de ses achats, comme un enfant. Le bonheur tient parfois à peu de choses...

Bravement, il se rendit dans l'appentis, retroussa ses manches et en sortit les bras pleins d'instruments de jardins barbares et lourds. Il n'y a pas que le piano, dans la vie.

Il passa ardemment des gants pour ne pas se blesser les mains, son capital.

Inconsciemment, il se rendit compte qu'il ne voulait surtout pas sombrer dans l'ennui. Le comportement un peu abrupt d'Antoine l'avait froissé, il ne comprit pas pourquoi, et il ne voulait pas penser à sa solitude extrême.

Avait-il bien fait de congédier Laeticia ? Sans doute que oui, puisqu'il l'avait fait d'instinct, et que les instincts sont les meilleurs

conseillers, surtout pour un musicien hypersensible au cœur de midinette...

Et pourtant... Cette nuit n'avait pas été désagréable, charnellement s'entend, c'était juste l'image de Bella qui l'avait gâchée...

Mieux vaut-il la liberté solitaire ou un vagin pris sans émotion ?... Le problème avec un vagin, c'est qu'il y a une femme qui va avec, ricana-t-il.

Daniel repensa à tout cela en bêchant sans relâche la pelouse contre l'aile ouest de la bâtisse. Fichues mauvaises herbes... Il disposa l'humus en tas successifs de manière à établir différents étages au massif, qu'il délimita avec de grosses pierres de schiste. Il transpirait comme un bœuf, ses vêtements collant à son corps. En haut iraient les canas et les daturas, juste contre le mur, puis les albizias et les géraniums hybrides en *dégueulendo*, l'étage au-dessous. Un parterre en orange, rouge, pourpre, et bleu. Quelques œillets d'Inde, également, avec le pourpier et la sauge, déborderaient sur le gazon. Une belle rocaille. Le jardinier n'en reviendra pas.

Il écoutait, dans le casque de son baladeur, *La Nuit transfigurée* de Schönberg. Cela correspondait parfaitement à ses sentiments du moment, et la sueur lui coulait dans les yeux dans des brûlures terribles tandis qu'il s'acharnait en rythme contre la terre noire.

Une fois le coin aménagé convenablement, il se mit à genoux et creusa des trous dans la terre gluante collant à ses doigts. Les reins en compote, il commença par enfouir les bulbes des canas lorsque son casque glissa dans l'argile.

Il le ramassa et souffla sur les écouteurs. Ce n'était pas le moment de se taper un tétanos de l'oreille ou une tique du tympan, quoiqu'il ignorât si ce genre d'horreurs existaient.

Soudain, il entendit très distinctement des bruits de plaisir qui sourdraient de la fenêtre principale de l'aile ouest.

Des bruits de plaisir...

La fenêtre de Bella, sa chambre...

Que se passe-t-il ?...

Il reconnut les cris volcaniques de sa femme.

Ses mains tremblèrent de manière incoercible. Il broya l'oignon d'une liliacée au nom compliqué et dut se rendre à l'évidence : Bella était en plein orgasme.

Il entendit les soubresauts du lit et crut mourir sur place. Les gémissements qui accompagnaient Bella en cadence étaient bien ceux d'Antoine, son oreille musicale ne le trompait pas, elle...

12

Il ne fit rien, mais alors strictement rien. Il remit son casque sur ses oreilles, enfouit les bulbes et les pousses à la chaîne comme un damné, eut l'image d'ossements divers en face des yeux, et acheva de placer là toutes ses fleurs tardives qui empuantiraient le jardin d'ici un mois ou deux.

Désormais, il se sentit *vraiment* seul, abandonné et lamentable.

Antoine n'était plus son fils mais un rival. Il se sentit dépossédé de ce qu'il avait de plus précieux au monde, et de loin : son piano dans sa propre salle de concert.

Il ne pouvait en effet plus le partager avec ce petit salaud à qui il avait tout donné. Que Bella lui vole tout, ce n'était pas grave : il l'avait épousée, et leur couple composait un seul être qui réussissait plutôt bien. Peu importent les souffrances qu'il ressentait depuis plus de vingt ans, si le couple avançait *globalement*.

Mais Antoine était un espoir rapporté.

Mon fils, mon propre rival ?...

Bella avait raison, les mêmes, c'est une sainte horreur, un réservoir de déceptions diverses.

Daniel serra la fourche qu'il tenait à bout de bras comme pour l'asséner sur un crâne et la laissa retomber lourdement, à bout de force.

Non, il ne pouvait pas tout foutre en l'air comme ça... Absurde. Pourquoi se venger sur ce gamin qui avait été son fils ?

Par un amour paternel sans limites malgré tout, il se mit à la place d'Antoine : comment ignorer la présence sulfureuse de Bella, comment faire abstraction de cette incroyable beauté qui n'avait pas pris une ride en vingt ans, et qui était l'une des grandes références mondiales du piano classique ?

Je le comprends. Je lui en veux, mais je le comprends.

Qui était Daniel, à présent ?

Il fit un bilan éclair sur lui-même. Il dressa mentalement un tableau en deux colonnes : *actifs, passifs*.

Actifs : encore beau, grand talent, compositeur peut-être de génie, réservé, gentil, au service de son prochain, un rien *philosophe*.

Passifs : tendance à l'embonpoint, principalement autour des hanches et du ventre, mais j'ai quasiment quarante-sept ans, ça se respecte, renfermé sur lui-même, intériorisé, secret, parfois à la limite du mutisme, c'est-à-dire de... de la lâcheté.

C'est ça, oui, je suis trop lâche.

Trop lâche, le mot est lâché...

Remarque, si le mot est lâché, c'est donc que je ne suis pas si lâche que ça...

Bella a fait tout ce qu'elle a voulu, toujours. Je croyais que c'était la plus belle chose que je pouvais pour elle, lui offrir sa liberté et tout faire pour ne pas entraver son art...

Je viens de m'en rendre compte :

J'avais tort.

Qu'est-ce que je vais devenir, merde, qu'est-ce que je vais devenir ?

Faire le dos rond... C'est ça, faire le dos rond... Je ne vois pas quoi faire d'autre...

Antoine va se lasser de Bella, elle va devenir atroce avec lui d'ici quelques semaines, c'est sûr, comme elle a fait avec moi, c'est évident. Nul ne peut changer une telle caractéristique, le renard perd le poil, pas le vice. Elle va bientôt être tellement odieuse que le pauvre gamin va bien vite se détacher d'elle.

C'est une intime conviction.

Ce petit con n'a pas mon endurance... Qui l'aurait ?

Daniel sourit à la pensée des humiliations qu'elle infligerait à Antoine.

Non, il ne dirait rien, et Antoine serait toujours son fils. Son fils rival, mais son fils. Antoine était naïf, il ne savait pas tout le mal qu'il faisait. Nul n'est méchant volontairement.

Daniel se dirigea vers l'appentis, lava ses outils à l'eau du robinet, une eau très dure à ce qu'on disait. Il arrosa ses plantations scrupuleusement, et ôta Schönberg de ses oreilles.

Il détesterait Schönberg à présent.

Le vent siffla, un vent chaud caressant, et il n'entendit plus rien d'autre.

Ça y est, ils ont fini de perpétrer leur forfait, ils sont redevenus aussi innocents que l'agneau qui vient de naître. Pas vus, pas pris. La maison est de nouveau *normale*, je peux y rentrer, ils ne savent pas que je sais.

Mais je sais.

Et je n'oublierai jamais.

Moi aussi, j'ai une fois dans ma vie trompé ma femme, avec une ridicule petite paysanne minable qui m'a fait la grande scène du quatre. Ça n'a rien à voir, moi, j'ai été trompé par mon fils lui-même

joué par les subterfuges habiles de ma propre femme. C'est elle, c'est elle la seule responsable.

Et elle va payer.

Daniel s'entendit prononcer à voix haute sa dernière pensée, une mauvaise pensée.

Antoine, le visage tout battu par sa partie de sexe aride, parut torse nu, comme à son habitude, et s'avança un sourire béat aux lèvres.

_ Daniel, vous jardinez ? Qu'est-ce que vous plantez là ? C'est très étrange pour moi de vous voir avec des outils de jardinier dans les mains, ces mains que vous avez si magiques lorsque vous interprétez la beauté du monde. Faites attention à ne pas vous blesser ! Vous amputeriez l'humanité de ses plus incroyables instruments de pureté !

Ta poétique sollicitude, je n'en ai rien à foutre, petit con. Pour le moment, je t'en veux trop. Attends un peu avant d'être gentil. C'est bien trop tôt pour moi.

_ Ben oui, tu vois, mon grand, je plante des fleurs comme ce vieux Candide... Tu es reposé de ton voyage ?

_ Oh ! oui, je n'ai pas cessé de penser à vous, j'ai vraiment regretté de ne pas vous avoir à mes côtés pour m'aiguiller ! Mais il fallait bien que je sache à quoi ça ressemble, de voler de mes propres

ailes dans ce milieu nouveau pour moi... Si vous saviez, en fait, comme vous m'avez manqué ! Vous êtes un véritable père pour moi ! Voilà, c'est *lâché*, je ne savais pas comment vous le dire...

Ben voyons, insulte mon intelligence, petit trou du cul...

Mais peut-être es-tu sincère, sur ce coup-là ?

Daniel sentit une bouffée d'émotion triste lui étreindre la gorge.

Oui, Antoine était sincère en disant cela. Sans l'ombre d'un doute.

Il lui pardonnerait donc.

Il lui pardonnerait plus tard. Mais il lui pardonnerait tout.

Un jeune idiot de dix-neuf ans ne pouvait pas connaître l'enjeu de ses coups de reins. On a beau être un génie dans un domaine précis, on peut aussi être fin comme du gros sel à d'autres propos. C'était le cas d'Antoine. On lui avait tout refusé, et il avait appris à se servir, c'était une question de survie. La rue avait fait de lui un génie et aussi, du même coup, un imbécile.

C'était la règle du jeu.

Daniel sentit qu'il fallait la respecter. Antoine avait un sourire angélique qui le désarma totalement, cette fois.

Il l'aimait comme un père aurait aimé son fils, sans aucun doute.

Cependant, c'était plus fort que lui, lorsqu'il repensait au corps écartelé de Bella, à son masque de plaisir, il se sentait possédé et volé.

C'était comme ça. Il haïssait cette femme autant qu'il en était fou. Cette complexité des sentiments, il l'avait souvent connue en interprétant Bach, en louant le grand compositeur pour le plaisir inégalé prodigué par sa musique, mais en le détestant du même coup de l'avoir dépossédé, lui, Daniel Constantin, de ces œuvres qu'il aurait pu – qu'il aurait *dû* – créer à sa place.

Ces réflexions furent si ardues qu'il planta Antoine là comme un malpropre.

L'autre fut inquiet.

_ Quelque chose ne va pas ?

_ Non, Antoine, ce n'est rien, je crois que je fais une foutue insolation...

13

Daniel oubliait, lentement. Mais malgré lui, son esprit ratiocinait avec une acuité involontaire qui le dérangeait.

Il ressortit la *Sonate des Chauves-souris*, en joua les quatre premières mesures, et soudain, agrippa les partitions, les déchira en mille morceaux, et les projeta avec force dans la corbeille à papiers.

Certes, il continuait à donner ses cours à Antoine, qui était désormais, aux yeux de la critique mondiale, *Antoine Bonnard, disciple de Daniel Constantin*. Mais est-ce que cela importait ?

Cependant, il avait remarqué que sa révolte disparaissait instantanément dès qu'Antoine s'installait au piano. Tous les matins, Daniel était furieux, et après dix minutes de cours, il était admiratif.

Le génie du jeune homme commençait sérieusement à s'affirmer. Maintenant, il irradiait de son jeu sans la moindre équivoque. Il prenait forme.

Ce gosse possédait dans ses mains les secrets de l'univers, il posait ses mains sur le clavier et la jouissance du cosmos se faisait absolue. Toute absurdité était dissoute comme par enchantement, et la planète entière prenait sens.

La dernière chauve-souris était morte, et Daniel, inconsolable, l'avait fait empailler. Elle trônait sur un socle spécial, la tête en bas, dans une posture pauvrement *naturelle*.

Il se sentait dans la pire des solitudes, mais la musique d'Antoine lui donnait l'illusion de participer au Grand Œuvre, comme disaient les alchimistes du XVIII^e siècle.

Autant Antoine était libre, d'une liberté insolente et pleine, allant jusqu'à baiser Bella avec la perfection de sa jeunesse, autant il était friable comme du talc lorsqu'il prenait ses cours avec Daniel. Et il était étrange de constater que la chauve-souris empaillée ne frémissait plus jamais.

Daniel eut conscience du véritable ascendant qu'il exerçait sur le jeune homme. Il en ressentait un orgueil démesuré.

Et bientôt, la musique des grands compositeurs qu'ils travaillaient avec acharnement ne suffit plus, ni à Daniel, ni à Antoine.

Des mois passèrent alors dans une régularité de marbre. Daniel oublia ses heures de travail et les consacra à Antoine, de 9 heures à 22 heures, chaque jour, presque sans interruption, inlassablement. Tandis qu'il tenait le génie dans ses serres, le jeune homme ne pouvait pas filer rejoindre Bella. C'était un nouveau pacte décidé par Constantin, et l'autre n'aurait qu'à s'y plier.

Antoine accepta sans sourciller cette discipline de fer, et la critique mondiale s'étonna du silence momentané du jeune prodige.

Du même coup, Daniel fut constamment révolté contre sa propre lâcheté et admiratif de son élève. Il fut tourmenté jour et nuit par la sombre opposition impliquée par ces obsessions duales que lui jetait sans cesse à l'esprit son comportement trouble à l'égard d'Antoine. Pourquoi ne pas cesser d'abreuver ce bellâtre de sa science ?

Il en était pourtant incapable.

Dès lors, plus le temps s'écoulait, et plus il haïssait son disciple. Pourquoi, il n'en savait rien. Plus il le rejetait, et plus il faisait tout pour l'attirer à lui.

La nuit, il passait sa hargne dans une Laeticia éperdue qui beuglait son plaisir sans aucune pudeur. Il n'avait pas su comment éviter cet exutoire, et la jeune ingénue ne demandait que ça. C'est de la symbiose, une loi de la nature que les chauves-souris adorent. Il l'avait récupérée sans aucune difficulté, elle était trop heureuse d'être dans le lit du Maître.

Dans ses obsessions, Antoine s'était substitué à Bella, et, tandis qu'il labourait son ancienne élève, Daniel ne pensait qu'à sa rage, qu'à sa colère qui emplissait jour après jour toute son intériorité profonde à l'encontre du jeune homme.

L'aube venue, comme un rite, il répétait les principaux modes et gammes sur toute l'étendue du clavier et dans tous les tons. Cette méthode de Bella, auparavant méprisée, ne le faisait plus ricaner à présent. Lorsqu'il recevait Antoine dans sa salle de répétition, Daniel n'avait plus droit à la moindre fausse note, son orgueil ne l'aurait pas supporté.

Antoine ne dormait plus jamais dans son *Palais*. On n'avait aucun doute sur ses activités nocturnes...

Et chaque matin, invariablement, Daniel replongeait dans ses envies de meurtre.

Dans une maison somptueuse de la Possonnière, ce petit village du Maine-et-Loire ignoré de l'univers entier, Laeticia encore endormie rêvait de lui, soumise, avant de repartir en secret dans sa cahute attendre fiévreusement la nuit suivante.

Pendant ces journées et ces nuits ininterrompues, le Maître déversait sa hargne incandescente dans la formation de l'ennemi aux mystères de la composition.

Il lui divulguait inlassablement, jour après jour, tous ses secrets, tandis que dans un film intarissable, chaque soir, la Bella fantasmagorique jouissait de concert avec la Laeticia de chair, sous sa couette.

Pourquoi Daniel donnait-il à ce fils ennemi la source de son savoir ?

Il fut longtemps sans réponse.

Antoine grandissait comme un athlète d'exception, il emmagasinait tout avec la puissance d'absorption d'un buvard. Bientôt, les notions les plus inconnues de l'harmonie théorique n'eurent plus de secret pour lui. Sa science dépassait largement celle d'un Docteur en musicologie. Il pouvait, après une seule et brève audition, disséquer n'importe quelle œuvre.

Il était devenu plus mûr, il commençait à dépasser dangereusement le savoir de Daniel Constantin.

Celui-ci en ressentait un plaisir noir, un plaisir destructeur, car il était devenu celui qui pétrissait de ses mains celui qui possédait Bella.

Bientôt, Daniel plaqua des rideaux opaques contre la baie vitrée de sa salle de répétition. Les coteaux de la Loire lui semblaient par trop mouvants, on ne faisait qu'embrasser le rythme des saisons en les regardant, et cette vision était bien trop injuste pour lui. Il lui fallut tuer le temps, l'annuler, le piétiner à tout jamais. Antoine serait sa chose, non son élève mais son golem.

Il ne resterait bientôt plus de lui que du talent, du talent génial sans aucun contradicteur, et il devrait se débrouiller seul dans toute

cette merde de génie dévastateur pour gérer une vision du monde ingérable.

Ce serait sa punition.

Car au bout d'un an, Antoine avait atteint un niveau indicible pour un humain. Bach, Stravinski, Bartók, toutes ces vieilles lunes ne pouvaient plus lutter. Elles avaient fini par se taire.

Antoine pouvait battre en brèche, de son savoir, toute l'histoire de la musique, il pouvait être assimilé à Darwin dans les sciences naturelles, à Freud dans les sciences humaines, et à Einstein dans les sciences de la matière.

Simplement, le jeune crétin ne le savait pas encore.

Pendant ce temps-là, Laeticia était devenue experte dans l'art de la fellation. Ne devient-on pas ce que l'on mérite de devenir ?

Antoine, lui, avait acquis cette vision de l'harmonie qui lui permettait désormais de transcender la musique des sphères.

Démerde-toi avec ça, mon petit Antoine. Tandis que je baise Laeticia et que tu baisses ma femme, ton savoir t'empêche de prendre du plaisir, parce que ça je le sais, je le sais parce que je le sens, ton art t'empêche de vivre, parce qu'il te tarabuste, te creuse, t'envahit, te laboure, rien n'existe en toi sinon ça, tout le savoir que je t'ai présenté et qui a germé en toi comme un séquoia géant dans une

serre minuscule, une serre minuscule de la taille de tes épaules, mon fils fâcheux, tout ce savoir te crève les reins...

Tu vacilles. Tu ne vis plus, tu as cessé d'exister, plus les jours passent et plus tu es la victime de tes interrogations, de tes doutes et de tes analyses. Tu es devenu un inadmissible réceptacle de la beauté, et ça, c'est insupportable pour un humain. Regarde Rimbaud qui la gifle, cette beauté dont il crève... Tu es pareil à lui, pauvre diable, c'est moi qui te l'ai engendrée, cette boue, vas -y, petit, baise ma femme, moi je baise Laeticia comme un corps ourlé d'hormones, toi tu baises Bella comme un génie, comme un malheureux voyant qui ne sait que faire de son sexe, de son entrave de chair, cet îlot au centre d'un univers sans répit qui ne te quitte plus, qui te colle à la peau. Tu es un maître dans l'art sacré de la création musicale, démerde-toi avec cette malédiction, moi je jouis simplement avec ma paysanne qui en redemande.

Regarde le monde, Antoine, regarde-le bien en face. Et dis-moi si tu le trouves beau.

14

Un jour, les hommes qui partageaient la table des dieux se querellèrent avec eux. Prométhée le médiateur sacrifia un bœuf énorme, amené là par ses soins, et il partagea la bête en deux quartiers inégaux. D'un côté, cette part affreuse, enrubannée par la peau élimée du ventre de la bête, cachait la meilleure viande. De l'autre, cette beauté reluisante de graisse ne contenait que des os. Zeus connaissait la tricherie du titan, mais il choisit la séduisante partie immangeable. Sa vengeance serait trop belle...

Il sentit la bile remplir son cœur, et punit en jouissant les hommes par l'obligation de se nourrir de chair et de sang pour ne pas succomber.

Les hommes furent ainsi à jamais séparés des dieux.

Zeus leur interdit de cuire leurs aliments en usant du feu. Prométhée, rongé par le remords, vola ce feu sacré et le distribua aux hommes pour qu'ils puissent se nourrir. En échange, Zeus envoya sur terre un piège immonde, auquel nul homme n'aurait pu échapper : il envoya la première femme, Pandore, qui fit la joie de tous ces humains avides de plaisir. Hélas, elle s'empressa d'ouvrir le vase qui contenait tous les maux, et les hommes devinrent mortels et connurent la souffrance...

Daniel écrivait une fichue pièce sur son piano, depuis plusieurs nuits, tandis que Laeticia restait chez elle, indisposée et malade, comme selon lui toutes les faibles femmes après Pandore.

Il avait apposé un verrou à la porte de sa salle, et était certain que nul au monde n'entendrait sa création.

Il assassinait Scriabine et son accord *Prométhée*, et réfléchissait surtout à sa destinée et à celle d'Antoine.

Comment ce génie aurait-il pu survivre à son feu sacré ? Il se brûlerait les ailes.

Il repensa à ce visage, le même qui chaque matin pénétrait dans la salle. Un visage lisse, reposé, fier et qui ressemblait étrangement à celui du David de Michel Ange. Le visage de son fils était d'une beauté écœurante.

Daniel ne supportait plus cela. Mais il savait, tout en composant son propre *Prométhée*, que plus longtemps il garderait Antoine sous sa coupe, plus longtemps il l'empêcherait de divulguer son génie à la face du monde. Le temps et la complexité sont les fâcheux ennemis de la création.

Dans le même temps, il accroîtrait le savoir du jeune innocent d'une manière douloureuse et exponentielle, et le même ne pourrait pas régir cette puissance en devenir.

Daniel procédait à une infâme cure d'annihilation tout en révélant à un prodige son fond le plus obscur.

Tout cela était incroyable à dire, mais pourtant, Daniel n'en voulait pas à Antoine.

C'était Bella qu'il visait, cette chienne appelant la vengeance, cette chienne brûlante qu'il avait perdue et qu'il désirait intensément posséder à nouveau.

Elle se confondait avec toute son existence, elle était l'axe central du monde, et il préférerait la haïr plutôt que de la perdre. Pire encore : il préférerait la détruire plutôt que de se la faire voler.

Et Antoine était son arme, son arme innocente, son arme géniale.

Laeticia manquait à ses muqueuses. Il eut envie de se masturber et cogna sur les touches de son piano des accords fabuleux, dans des modes oubliés, des modes circulaires qu'il avait inventés dans ses pérégrinations et qui réveillaient en hurlant la Grèce antique.

Combien il regretta le temps où il attendait avec impatience que Bella fit irruption dans sa salle pour l'empêcher de composer...

Il créait non pour rechercher la beauté, mais pour offrir de la jalousie à Bella.

Il en avait pris conscience, à présent. Cette certitude s'était dévoilée comme un éclair. À force d'être rabaissé à longueur de temps, depuis vingt ans, il avait trouvé là une saine émulation créatrice. La beauté n'était que secondaire.

Et il avait trouvé son équilibre.

Il attendait le masque glacial de sa femme qui mépriserait son œuvre, et il décèlerait perfidement le creusement de cette petite ride au coin de sa bouche qui la trahirait.

Voilà pourquoi il créait : pour une ride, pour la dernière des communications tacites.

Antoine lui avait ôté cette ultime joie.

Et là, à quatre heures du matin, en plein mois d'octobre, Daniel composait un *Prométhée* tandis que cette petite ride était caressée par son fils spirituel.

Comment ignorer désormais la pourriture du monde qui poussait là, derrière les rideaux fermés ?

Comment se faire à l'idée que tout avait été perdu et que ne subsistaient que les maux de l'humanité tout entière, ces maux qui suçaient son âme maudite jusqu'à la lie ?

Il poussa une gamme en superlocrien, utilisant des pentatoniques altérées.

Antoine savait le faire aussi.

Partie trouble de la question...

Antoine savait maintenant tout faire, tout faire de ce que savait faire Daniel lui-même.

Une terreur aiguë l'envahit...

Et si elle tombait *vraiment* amoureuse de lui ?

Pourquoi m'avait-elle aimé, à sa façon, certes mais pourquoi *moi* ?

Il songea à cette réflexion de Bella qui lui sembla rétrospectivement, avec une clarté aveuglante, résumer tout son amour pour lui.

C'était à Florence, il était en elle. Ils étaient crevés et ruisselaient d'une sueur lourde et grasse. Elle avait alors prononcé ces mots dans un ton inhabituel.

_ Tu sais, Daniel, tu as un don pour te faire oublier. Quand je te vois, ce n'est pas toi que je vois. C'est ton génie. C'est lui que j'aime. Et si un doberman avait ton génie, c'est lui que j'aimerais. Ce don que tu as, je ne l'ai jamais vu chez personne, et je t'admire de savoir être aussi inhumain. C'est ce qui te rapproche le plus du cosmos. C'est ta partie inhumaine qui est si proche de la divinité. Tu possèdes ce que j'ai toujours recherché, c'est pourquoi quoi que tu

fasses, je t'aimerai jusqu'à ce que les temps cessent. Je t'aime comme les femmes n'ont jamais aimé un homme. Je t'aime comme les femmes n'aiment que les dieux.

Elle avait tendrement posé sa tête sur l'épaule de Daniel. Il s'était senti l'homme le plus heureux du monde, parce qu'il avait été comparé à un dieu par une femme.

Absurde orgueil...

Jamais plus elle n'avait été si sincère et touchante.

Et si Antoine était devenu lui aussi *inhumain* par son génie ?

Et s'il avait été, avec Bella, plus divin que le divin ?

Daniel arrêta de jouer et posa ses coudes sur le clavier, manquant de respect à son instrument qu'il détesta profondément.

Comment n'avait-il pu se rendre compte de cette énormité ?

Comment Bella aurait-elle réagi si Antoine avait été l'idiot du village avec l'esprit réincarné de Jean Sébastien Bach ?

Elle l'aurait adulé.

Or, Antoine était même au-delà de Bach.

Daniel avait enfanté un monstre que le monde entier idolâtrerait. Pire, le monde entier le révérerait comme un dieu, et lui, Daniel

Constantin, sombrerait dans l'oubli, sa science deviendrait bien vite la vieille école, celle qu'on oublie avec un petit sourire méprisant.

Bella renaîtrait et il serait une épave, une coque toute rouillée dans un radoub pâteux, aux côtés des musiciens délaissés et désappris, désormais Stravinski et consorts.

L'histoire ne retiendrait rien de lui, il ne serait qu'un léger maillon, qu'une brume inconsciente à l'auditeur, qu'une poussière parasite dans l'histoire de la musique. Peut-être un mauvais étudiant en Doctorat daignerait-il se pencher sur son cas d'ici un siècle ou deux, et il recevrait la plus haute mention avant que ses travaux n'aillent pourrir dans un rayon de sous-sol d'une obscure bibliothèque universitaire de province... Les maîtres auront un petit sourire devant l'audace de cet impétrant exhumant les fantômes des caves de l'histoire

Non, on ne retiendra que les noms d'Antoine Bonnard et de son égérie, Bella Furiggioni.

La postérité m'ensevelira, et je ne serai plus que des os, de la poussière, un vent imperceptible pour la mémoire, et on se questionnera en entendant inopinément mon nom, on aura tout oublié, et je goûterai au néant pour l'éternité.

Daniel écrasa encore les touches de son piano en jouant les premières mesures d'un air de Saint-Saëns, il ne sut se rappeler lequel et cela le terrifia, puis il se posa *la* question.

Est-ce que mon existence peut durer dans ces conditions ?

Non...

Il faudra éliminer le voleur de feu.

Je bannirai ce faux fils de l'équation.

J'ai voué un culte sans nom à Bella. Je la regagnerai, car pour mon malheur, ma recherche de la beauté, celle pour quoi j'ai tout sacrifié, ne peut se passer d'elle. Peut-être la convaincrai-je d'avoir un fils, le *mien* cette fois, qui sait ?

Je laminerais cet Antoine Bonnard, ce grossier ersatz de moi-même, je dénierai au fils prodigue le droit d'exister, pour le bien nécessaire de ma propre existence. J'étais là avant lui, bien avant. Je regagnerai ma part d'éternité. C'est elle que j'aime, Bella, je la veux et rien d'autre ne m'arrêtera. Et c'est de mon nom dont on souviendra, du *mien*, moi, le digne fils spirituel de Stravinski.

15

Daniel eut bien du mal, les semaines suivantes, à continuer de jouer le gentil lâche – le lâche *salvateur* – lorsqu’il donnait ses cours à Antoine. Mais il n’y avait aucun doute, il ne fallait rien laisser transparaître, il fallait être *naturel*.

Peut-on être naturel lorsqu’on projette de tuer son fils ?

Comble de l’humiliation, Antoine semblait maintenant s’ennuyer lors des cours.

_ Je connais, Daniel, ce que vous êtes en train de me montrer, les gammes majeures défectives n’ont plus le moindre secret pour moi. Par contre, dans ces superpositions d’accords suspendus et de tétrades en quarts, vous avez déjà pensé à un agencement en gamme heptatonique défective ? Regardez, chaque tétrade suspendue appartient à quatre gammes majeures ainsi qu’à tous les modes de ces quatre gammes et, inversement, sur toute gamme majeure on peut construire des tétrades suspendues sur V, II, VI et III, et comme ce sont sur ces degrés que sont construites les qualités x7 et m7...

_ Antoine, mon petit, tu commences vraiment à me casser les burnes... Tu crois vraiment que je ne connais pas ces schémas ?

_ Non, ce n’est pas ce que je veux dire, mais...

_ Écoute, Antoine, ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà, tu veux ?

Daniel regarda son disciple. Ce dernier avait l'air sincèrement surpris par l'attitude agacée du Maître.

Lui était pur dans ses intentions, tout ce qu'il cherchait, c'était maintenant partager son savoir.

Daniel ne supportait pas d'être dépassé par sa chose, par sa création. Il refusait tout partage. Il ferma le piano dans un calme olympien, et dit à Antoine :

_ Bien, mon garçon, la leçon est finie pour aujourd'hui.

_ Mais... Il n'est que 15 h 30...

_ Je sais, mais c'est comme ça. Maintenant, va voir là-bas si j'y suis. Demain, le cours reprend à 9 h précises. Sois à l'heure. Et ferme la porte derrière toi, je te prie. Allez, magne-toi le cul, tu me les brises !

Antoine fut encore plus surpris, mais il ne protesta pas. Il quitta à regret la salle de composition, ne comprenant pas pourquoi il se faisait ainsi jeter dehors. C'était la première fois que Daniel le traitait de la sorte, et cela le rendit fort triste.

Daniel ressortit les partitions de son *Prométhée*. Ce sale gamin finirait par le rendre fou.

Il rouvrit son piano et essaya en secret les suggestions d'Antoine, et les larmes lui vinrent aux yeux. Ces gammes heptatoniques défectives étaient de pures merveilles.

Il ferma à nouveau l'instrument qui ressemblait effectivement, en cet instant, à un cercueil familial.

Son inspiration était comme aspirée par l'obsession, il n'arrivait plus à avoir la moindre idée originale. Il était hors de question de se servir des idées d'Antoine : nul Maître ne peut s'abaisser à prendre une leçon de son élève.

Il pensait sans répit à la même chose : comment éliminer son fils ?

Il n'est pas facile de s'improviser meurtrier... Toute morale mise à part – dans ces cas-là, un homme résolu n'a aucune éthique – il faut trouver un procédé efficace, qui ne laisse pas la moindre chance à la victime, et qui écarte également du même coup tous les soupçons de la police. Et ça, lorsqu'on n'est pas formé pour tuer et qu'on est lâche...

Daniel y pensait même la nuit, lorsqu'il dormait avec Laeticia.

Allait-il payer un homme de main ? Les bas-fonds d'Angers ne devaient pas manquer de désespérés qui auraient tout fait contre une belle somme d'argent. Simplement, la perspective de s'immerger dans ces milieux ne l'enchantait pas. De plus, comment évaluer les

capacités d'un malfrat ? Qu'est-ce qui prouverait qu'il ne se mettrait pas à table à la moindre occasion ? Il n'y a pas de diplôme en la matière.

Daniel eut des frissons dans le dos en imaginant les titres des journaux : « Un grand musicien en tue un plus grand que lui. » Ou encore : « Drame de la jalousie : un disciple assassiné par son maître. »

Sa réputation serait morte en même temps qu'Antoine...

Non, c'était à lui et à lui seul de s'en occuper.

Daniel consulta Internet à tout hasard, car véritablement, il ne connaissait rien à l'art du meurtre.

Cette perspective l'égaya sombrement. Lui, Daniel Constantin, allait passer à l'acte, lui, le lâche, l'homme effacé par sa femme et par son fils spirituel, retrouverait le goût de vivre en ayant l'immense courage de remettre de l'ordre et de l'harmonie dans le chaos.

De *l'harmonie*, c'était le mot qui convenait : un meurtre pour et par l'harmonie. La plus belle définition du génie musical, dans un sens.

Bella fit irruption dans la salle de Daniel. C'était la première fois depuis des mois qu'elle lui adressait la parole. Elle était d'une

beauté qui serra Daniel à la gorge, et qui renforça du même coup sa détermination.

_ Daniel, je pars avec Antoine quelques jours pour un concert que je donne à Londres, concert suivi d'une brève séance de studio.

_ Impossible...

_ Comment ça *impossible* ? Je ne te demande pas ton avis, je t'avertis, c'est tout.

_ Non, demain il a cours avec moi.

_ Écoute, on revient dans quatre jours. Il a besoin de prendre l'air, et je veux qu'il entende ma composition. À Londres, il sera aux premières loges. Et puis merde, je n'ai pas à me justifier. Il est libre de faire ce qu'il veut, et moi aussi.

_ Ce n'est pas vrai, il a un engagement moral vis-à-vis de m...

_ Écoute, ne m'emmerde pas. Nous partons et c'est tout.

Bella claqua la porte derrière elle et les partitions du *Prométhée* volèrent.

Daniel serra les dents et se dit que finalement, cette brève absence était providentielle. Il aurait tout le loisir de réfléchir à un meurtre convenable sans être... dérangé par son sujet.

Laeticia s'approcha de Daniel. Elle n'avait pas à se cacher, puisque les deux larrons étaient dans un grand hôtel londonien, à faire des parties de polochon à ébranler la *City*... On était en plein midi, et le temps était splendide. Le paysage, derrière la baie vitrée, était à couper le souffle.

_ Qu'est-ce que tu fais, Daniel ?

_ Tu le vois, mon cœur : je peins.

_ J'ignorais que tu connaissais la peinture...

_ C'est une nouvelle passion. Quand tu passes ta vie au service de la création, tu sais, peu importe le support, c'est toujours le même feu qui s'exprime, le même désir de beauté.

_ Tu peins quoi ?

_ Ben... Le paysage, là, devant.

Daniel, très concentré, peignait une grande toile qui était accrochée à la verticale, sur un chevalet. Laeticia regarda la composition et parut un peu dubitative.

_ C'est comme ça que tu le vois, le paysage ?

Daniel fut agacé : on ne regarde pas une toile inachevée.

_ Tu sais, c'est pas fini.

_ Ah...

Un long moment passa. Laeticia alla s'étendre sur le canapé Pullman avec un livre, sans oser faire le moindre bruit. Il ne fallait pas déranger un maître en pleine inspiration.

Daniel entendait le souffle de sa maîtresse et le bruissement des pages qu'on tourne dans son dos, et cela lui portait sur les nerfs.

_ Euh... Dis-moi, mon cœur...

_ Oui Daniel ?

_ J'aurais un immense service à te demander...

Laeticia se redressa sur le canapé, tout intimidée. Diable... un *immense* service...

_ Oui ?

_ Voudrais-tu s'il te plaît aller m'acheter des tubes de couleur ? Il m'en manque, je n'arrive pas exactement aux nuances que je veux.

_ Quels genres de tubes ? Je n'y connais rien en peinture.

_ Attends, je vais t'écrire les références.

Daniel posa avec précaution sa palette et ses pinceaux par terre, se leva, saisit un bloc Rhodia, et écrivit en répétant tout haut :

_ Alors... Des tubes de peinture à l'huile, hein mon cœur, ne te trompe pas, demande au vendeur si tu hésites, il est là pour ça. Des *gros* tubes, les plus gros possible. Je n'ai pas l'intention de passer ma vie à faire la navette entre ici et le magasin. Donc... Trois tubes de blanc, deux tubes de noir. Un tube de terre de Sienne brûlée. Un tube de rouge carmin. Et... Quatre tubes... Non... Cinq tubes de bleu de Prusse. Tiens, Laeticia, je te file les clefs de ma voiture, ça ira plus vite qu'en train.

_ OK... Où il est, le magasin de peinture ?

_ Tu n'as qu'à aller au centre commercial Rive Droite, à Angers, dans la galerie, tu verras. Ils sont bien, ils ne prennent pas trop cher.

_ OK, j'y vais.

Daniel tendit ses clefs et un gros billet à la jeune fille. Canaille, il ajouta :

_ Euh... Profites-en, avec la monnaie, achète-toi des fringues si tu veux. C'est cadeau.

Laeticia l'embrassa et, tout enthousiaste, sortit. Daniel entendit la voiture démarrer.

Il était seul.

Il se leva avec une certaine appréhension et se dirigea vers la salle de composition de Bella. Sa femme ne reviendrait qu'après-demain avec Antoine, il ne risquait pas de se faire surprendre.

Il ouvrit doucement la porte et se dirigea vers l'armoire qui contenait les partitions de la pianiste. Hélas, elle était fermée à clef.

Il se souvint qu'elle cachait cette fichue clef dans une lourde potiche chinoise qui trônait sur son piano.

Quelle frivolité !

Il s'empara du minuscule objet froid entre ses doigts, et ouvrit l'armoire.

Il saisit les dossiers et les consulta. Alors son sang ne fit qu'un tour.

Il retrouva, dans une épaisse pochette verte portant le titre *Tout venant*, chacune de ses compositions à lui sous forme de photocopies, y compris ses brouillons, ses études et ses recherches personnelles. Même la *Sonate des Chauves-souris* y figurait.

Qu'est-ce que ça signifiait ? Pendant des années, sa femme n'avait pas cessé de critiquer cette musique qu'elle disait toujours trop maniérée, dissonante, non équilibrée, et pourtant elle en gardait soigneusement des doubles. Pourquoi diable ?

Il poursuivit son inspection.

Dans un autre dossier intitulé *Recherches personnelles*, il trouva des thèmes magnifiques d'un premier abord. Il ne put s'empêcher de se rendre au piano de sa femme, et se mit à jouer une pièce au hasard.

Cette musique était d'une telle beauté qu'il eut les larmes aux yeux. Cependant, elle avait un côté familier très dérangeant, et il se rendit compte, en avançant dans le thème, que cette musique n'était qu'une métamorphose de ses propres études.

En d'autres termes, sa femme s'était appuyée sur les recherches de Daniel pour créer une musique extraordinaire, simplement en revoyant certaines lois harmoniques, en changeant les modes, ainsi que l'agencement de quelques structures. Ce n'était pas un travail de création, mais plutôt un génial travail de finition.

Cela mit Daniel dans une rage folle.

Bella avait délibérément volé Daniel de son génie pour se l'approprier, le maquiller et s'en repaître aux yeux du monde.

C'était particulièrement inacceptable.

Il se leva et fouilla dans le dossier.

Il trouva sa *Sonate des Chauves-souris* – elle s'appelait désormais *Sonate*, tout simplement – triturée avec invention et intelligence, mais là, on reconnaissait sans équivoque l'œuvre de départ. C'était, à la limite, du plagiat pur et simple.

La partition était bel et bien signée du nom de sa femme, et même, elle avait été déposée.

On en reparlerait plus tard...

Daniel rangea scrupuleusement les dossiers comme il les avait trouvés afin d'effacer toute trace de sa curiosité.

Il s'empara d'une pochette rouge intitulée *Méthode révolutionnaire – à publier*.

Il se doutait de ce qu'il y trouverait.

Effectivement... Tous les cours qu'il avait dispensés à Antoine se trouvaient là, rédigés scrupuleusement dans une forme didactique, par traitement de texte. C'était la maquette quasi définitive d'un véritable traité d'harmonie.

De quoi gagner des millions et devenir une référence dans le monde très fermé de la musicologie.

Il regarda le titre de couverture : *Principes d'harmonies polymodales et dodécaphoniques*. Le traité était signé Bella Furiggioni et Antoine Bonnard.

Les salauds...

Daniel ressentit autant une vague d'humiliation incendiaire battre son corps qu'une rage destructrice d'une incalculable puissance.

Il reposa brutalement le dossier et en sortit un dernier, extrêmement épais, intitulé sobrement *Projets*.

Il crut défaillir.

Des concertos, des sonates, des mazurkas, des valse et une symphonie. Le tout cosigné par sa femme et par son fils.

Il reconnut toutes ses théories personnelles mises en application. Le pire, c'était que la griffe incomparable et véritablement géniale d'Antoine s'emparait de tout l'héritage musicologique de Daniel.

Tout avait été scrupuleusement calculé pour qu'on se sépare de lui, Daniel Constantin. Pour qu'on l'exclue, pour qu'on l'élimine.

Qu'attendait-on de lui ? Qu'avait-il été calculé par Bella ? Qu'il se suicide ? Qu'il sombre dans l'alcool, la dépression, l'érotomanie, la zoophilie, la nécrophilie ?

Car tous ces manuscrits avaient été d'ores et déjà déposés, Daniel n'avait pas le moindre recours juridique pour prouver la paternité de ces œuvres, ou du moins la vampirique utilisation de ses propres principes harmoniques, qu'il avait inventés *lui*, et pas un autre...

Bella lui avait décidément tout pris, tout volé, jusqu'à son propre génie créatif qui était là, empilé dans ces pages.

Il referma l'armoire et remit la clef à sa place, puis, ahuri, il sortit de ce temple de la médiocrité.

Lorsque Laeticia revint, deux heures plus tard, elle lui tendit les tubes de peinture. Elle trouva Daniel tout bizarre. Le tableau avait avancé, et il était fort inquiétant. La douceur des collines angevines était retranscrite dans des tons crus, explosifs, comme représentant des dômes de laves incandescentes. Le ciel nietzschéen paraissait baver d'une haine incalculable. Les larges coups de pinceau rageurs donnaient une lourdeur supplémentaire à l'ensemble.

_ Merci pour les couleurs, Laeticia. Qu'en penses-tu ?

_ C'est fini, là ?

_ Oui...

_ Ben... C'est étrange. Assez apeurant... C'est comme ça que tu le vois, le paysage de l'Anjou ?

_ Pourquoi, ça te dérange ?

_ Non, c'est pas ça... C'est... C'est la violence de ton tableau qui m'effraie.

_ Tu sais, l'art ne sert pas à copier le réel. Il sert plutôt à le concurrencer. Je ne sais pas à quoi ça m'aurait avancé de faire une photocopie couleur des collines. Ou alors autant prendre une photo.

_ Moi, tu sais, j'y connais rien, alors...

_ Je ne te le reproche pas.

Daniel serra la main de Laeticia et, mielleux, lui dit :

_ Écoute, mon cœur, tu sais combien les artistes sont chiants, surtout quand ils ont une obsession dans la tête. Alors... Là, tu vois, je ne suis pas entièrement satisfait de mon tableau, et j'ai l'intention d'en faire d'autres aujourd'hui, et même demain, et même après-demain, enfin, jusqu'à ce que je parvienne à ce que je recherche.

_ Et ?

_ Et...

Un silence épais s'installa.

Daniel caressa la joue de Laeticia, et poursuivit, enjôleur :

_ Et j'ai peur que pendant ce temps-là, tu t'ennuies ferme...

_ Mais tu avais dit que ta femme et Antoine étaient partis, je croyais qu'on allait pouvoir en profiter !

_ Oui, je sais bien, mais tu sais, mon chat, quand l'inspiration vous tombe dessus... c'est rare que ça dépende de vous... Tu vois ?

_ En somme, tu me fous dehors ?

_ Mais non, mon ange, que vas-tu chercher là ? Non, c'est pas ça, je te demande juste de me comprendre.

_ Très bien...

Laeticia prit brutalement ses affaires et hurla :

_ Je ne comprends qu'une chose ici : c'est qu'à part mon cul, tu n'en as rien à foutre de moi !

_ Mais non, mon bébé, que vas -tu cherch...

Elle avait déjà claqué la porte. Daniel eut un sourire cynique. Une de perdue...

16

Daniel, enfin seul, put mettre son plan à exécution. Il allait falloir la jouer fine...

Laeticia était très coléreuse et au fond, la colère féminine était une preuve de faiblesse, n'est-ce pas ?

Tout d'abord, Daniel augmenta la puissance du climatiseur à fond, de manière à ce que la température de la pièce baisse et se stabilise autour de 15°.

Il se rendit ensuite à son bureau, au fond de la salle, et y étendit une grande nappe en toile cirée facilement lavable. Ce qu'il allait faire risquait effectivement d'être salissant.

Il se rendit à Angers, dans une grande surface de bricolage, pour acheter une bouteille d'acide sulfurique et un masque de protection dont se servent les peintres en tôlerie qui manipulent des substances toxiques. Il n'oublia pas de se munir d'une pipette en plastique. Il régla naturellement le tout en liquide, ni vu ni connu, et jeta la facture en boulette minuscule sur le vaste parking.

Il rejoignit ensuite le pavillon du coteau et se mit à l'ouvrage. Il fallait être excessivement prudent dans les manipulations à effectuer.

Il passa par sa kitchenette pour emprunter un large plat de cuisson en Pyrex et du papier aluminium, puis se dirigea vers sa

salle de composition, non sans avoir oublié d'activer la ventilation centrale à fond.

Il mit son masque de protection et de solides gants de caoutchouc.

Il posa le plat sur son bureau protégé par la toile cirée, saisit les cinq gros tubes de bleu de Prusse et les vida dans le plat qui fut rempli environ au tiers.

Il consulta ensuite ses notes issues d'Internet : il ne fallait surtout pas se tromper dans les proportions.

Il remplit précautionneusement le plat d'acide sulfurique et touilla avec une cuillère en bois. La réaction fut violente, des bulles s'échappèrent.

Lorsqu'elle fut achevée, une mince pellicule de liquide incolore flotta à la surface de la peinture.

Il recueillit lentement cette liqueur avec sa pipette.

Il ouvrit ensuite son piano, et démontra les lourds panneaux de bois. Un piano de concert est en principe fort facile à désosser, afin qu'une maintenance aussi précise que de la joaillerie fine puisse y être exécutée le plus commodément possible.

Le vieux Bösendorfer était une véritable œuvre d'art, et comme toutes les pièces d'exception, son réglage était d'une grande

complexité. Cependant, Daniel savait tout de lui, et il avait l'habitude de l'entretenir lui-même. Il n'aurait jamais accepté que le moindre facteur de pianos y fourre ses grosses pattes.

Il posa sur le mécanisme du clavier, en amont des doubles échappements, la longue gouttière de papier aluminium – de la largeur du clavier – qu'il venait de modeler. Il tenta de jouer quelques accords fougues : non seulement la rigole était stable, mais de plus, il était impossible d'entendre qu'elle fût sur le mécanisme des touches : elle était trop légère et sa présence n'offrait aucune sensation tactile parasite.

Il saisit sa pipette et très délicatement, y déversa le liquide incolore.

Il rejeta encore : rien ne se renverserait.

Satisfait, Daniel remit en place les lourds panneaux de bois du piano : il n'y avait aucune trace extérieure de sa sombre manipulation.

Il paracheva son œuvre : il saisit la partition du *Prométhée*, l'emballa dans du papier cadeau cramoisi datant de Noël dernier, et y apposa une étiquette où il écrivit : « *C'est pour toi que je l'ai composé. Excuse-moi pour mon comportement. Je m'en veux tellement... Daniel.* »

Il laissa bien en évidence la pochette attrayante sur le piano.

Il saisit ensuite avec précaution la grande toile cirée par ses quatre coins, et en fit un sac improvisé contenant le plat, la bouteille d'acide, ses gants et la pipette.

Il ferma la salle de composition à clef et attendit d'être dehors avant de retirer son masque.

Il enferma hermétiquement la toile cirée et son masque dans un gros sac à poubelle de cent litres, et roula, toutes vitres ouvertes, vers une déchetterie de la banlieue d'Angers, où il balança le sac dans le tout venant : il finirait dans l'usine d'incinération de la ville.

Tout satisfait, il rentra au pavillon.

Dernière opération, la plus risquée : aller rendre une petite visite à son piano.

Il ouvrit sa salle de répétition et huma l'air : rien de suspect. Rien du tout. La ventilation électrique avait fait son œuvre. Cependant, il faisait très froid. Normal.

Soulagé, il arrêta la ventilation tandis que la climatisation continuait à maintenir la pièce dans une température glaciale, et referma la porte derrière lui.

Ces trois prochains jours, il les partagerait entre ses appartements et sa passion pour le jardinage, évitant consciencieusement son piano, et se contentant d'attendre.

17

Le jour J était venu. Bella et Antoine ne tarderaient pas à rentrer de Londres.

Il avait tout prévu.

Il serait absent.

Il avait laissé un mot bien en évidence dans l'entrée : « *Je suis absent, j'ai un article à revoir avec mon éditeur à Nantes. Je rentre ce soir. Mon piano est à disposition. Bises.* »

Il s'était arrangé pour avoir effectivement ce rendez-vous.

Dans l'entrée, on ne voyait que ce mot.

Il attendit le train à la gare de la Possonnière, et dans le tortillard en partance vers Nantes, il s'imagina la scène de son retour chez lui.

Bella en pleurs devant le cadavre de son cher Antoine... Bella lui avouant tous ses nauséabonds plans de carrière, lui confessant pas à pas ses vols et ses plagiats... Bella dans l'obligation de reconnaître sa liaison avec Antoine... Bella pleine de remords, se mettant à genoux pour qu'il lui pardonne.

Il profiterait de sa faiblesse en la menaçant de tout révéler au grand jour si elle ne l'aidait pas à planquer le corps du môme et à être son alibi quand les flics viendraient enquêter. Elle aurait trop peur pour sa réputation : pour elle ne comptaient qu'elle-même et sa musique. Quoi ? La grande Bella Furiggioni, une plagiaire, une lamentable escroc ?

Non, son amour-propre – que dis-je, son orgueil démesuré – ne prendra pas ce risque.

Et la vie reprendrait son cours...

Comme *avant*.

Peut-être même l'aimerait-elle plus qu'avant, admirative devant le génie de Daniel, admirative devant son courage. Et lui, bon prince, il partagerait sa gloire avec elle, et ils redeviendraient le couple le plus connu de la musique classique.

Tiens, on partirait peut-être en croisière, donnant çà et là des concerts à quatre mains, à Puerto Rico, ou à La Havane...

Daniel se sentit planer légèrement dans une brume bienheureuse et béate. Ce soir, tout serait dit...

Il rentra chez lui à 20 h 15.

Son trajet depuis la gare avait été mené tambour battant, à grands pas enthousiastes. Pourtant, plus il se rapprochait de chez lui, et plus il sentait une petite boule ramoner son estomac.

Ce soir, il allait être définitivement libre, il aurait reconquis son génie et surtout la paternité de son génie. Accessoirement – non, pas *accessoirement*, plutôt *fondamentalement* – il aurait reconquis Bella...

Il s'approcha de la maison, et, ouvrant la grille du parc, fut surpris de ne pas voir de lumière aux fenêtres.

Il sonna à la porte d'entrée, mais rien ne se passa. Il laissa un petit silence trop lourd s'installer, puis sonna encore, mais personne ne vint lui ouvrir.

Il fut assez agacé et tenta d'ouvrir la porte.

Elle était fermée.

Il tira les clefs de sa poche et se demanda si cette foutue baraque était vide.

Elle l'était : son mot, dans l'entrée, n'avait pas bougé.

Il serra les dents. Le répondeur clignotait. Il lut le message :

—« *Nous restons à Londres encore deux jours, l'enregistrement a pris du retard au studio : ces cons d'Anglais ne savent pas quoi inventer pour nous faire chier. À samedi.* »

Daniel sentit ses poings se serrer. Bella et Antoine non plus ne savaient pas quoi inventer pour le faire chier.

Sans y réfléchir, il se dirigea vers sa salle de composition. Un simple réflexe, cela faisait des années qu'il procédait ainsi.

Il alluma et vomit sur le sol : le corps de Laeticia était écroulé contre le corps de son piano.

Il avait tout prévu, mais alors *tout*, sauf ça...

Il retraça dans les méandres enfumés de son cerveau la scène telle qu'elle avait dû se passer...

Laeticia était venue le voir, peut-être pour parler, peut-être pour faire la paix.

Elle avait trouvé la maison vide et bouclée, mais Daniel lui avait donné un double de la clef.

Elle avait ouvert, soigneusement refermé derrière elle et trouvé son mot.

Puis, comme par regret, à la manière dont les amoureux font un pèlerinage sur les lieux habituellement fréquentés par leur amant absent, elle s'était dirigée vers la salle de composition.

Elle avait dû être saisie par le froid et avait éteint le climatiseur. Or, dehors, il faisait dans les trente-trois degrés. C'était la canicule...

Avec la baie vitrée, la chaleur montait très vite dans la salle de composition.

Elle avait découvert la partition, puisque celle-ci était sur le pupitre du piano lorsque Daniel avait retrouvé le corps. Elle avait cru que le *Prométhée* était pour elle.

Tu parles... « *C'est pour toi que je l'ai composé. Excuse-moi pour mon comportement. Je m'en veux tellement...* »

Quel con quel con quel con... Évidemment, je n'ai pas précisé que la composition était pour Antoine... C'était *évident* ! Pourquoi, mais pourquoi ai-je oublié un détail aussi simple ?

Elle aura essayé de déchiffrer ce morceau. Mais, ma pauvre Laeticia, tu n'es même pas foutue de jouer la *Lettre à Élise* correctement, comment aurais-tu pu...

Et puis la chaleur est venue du dehors. Et la fatidique température de 26° a été rapidement dépassée, et le cyanure d'hydrogène contenu dans la rigole d'aluminium s'est vaporisé.

Et tu l'as respiré, ma pauvre Laeticia, à la place d'Antoine, tu as dû être frappée par cette odeur d'amande amère qui se diffusait des entrailles de mon piano... Hélas, une personne sur cinq seulement est à même de remarquer cette odeur, c'est génétique... Peut-être n'as tu même rien senti...

Le pire, dans tout ça, c'est que c'est toi, ma pauvre innocente, qui as été acheter ton propre poison... Dans les tubes de bleu de Prusse, il y a du ferrocyanure ferrique qui donne cette horrible couleur crémeuse et inutilisable pour un grand peintre...

Et voilà... Tu as respiré tes 50 milligrammes de cyanure d'hydrogène, et tu es morte dans des douleurs atroces, en vomissant toutes les entrailles de ton corps...

Mais que vais-je faire de toi ?

Mais que vais-je faire de lui, de cet Antoine qui est, par son absence, le seul et véritable responsable de ta mort ?

Et qu'est-ce que moi, Daniel, je vais devenir entre Bella et Antoine qui veulent ma peau ?...

Minable, minable, minable... Mais que pouvait-il faire d'autre ?

Nuitamment et sous l'effet de barbituriques, il avait dû enfermer le corps de Laeticia dans le coffre de sa voiture. Tandis qu'il roulait, il se sentait plus seul que jamais.

Il avait sorti du piano la rigole d'aluminium vide. Tout le cyanure s'était évaporé, il n'avait eu qu'à se débarrasser de l'alu roulé en boule par la fenêtre de sa voiture, en passant l'un des ponts sur la Loire.

Puis il s'était dirigé vers l'immense chantier, au nord d'Angers, où on construisait le périphérique. Il lui avait fallu toute son audace pour s'approcher, le corps de Laeticia sur les épaules, et pour le jeter dans une énorme bétonnière qui servait à fabriquer les piles d'un pont. Une grève venait de se déclencher, et la surveillance était réduite à sa moindre expression. On ne sut jamais que Daniel était venu en ces lieux à 3 h du matin.

Daniel nageait dans un marécage renforcé par ses barbituriques. Qu'ils m'arrêtent, qu'ils me coffrent, de toute façon, ma vie est fichue. Je m'en cogne complètement...

Il n'eut aucun regret lorsqu'il laissa la jeune fille. Il pleurait avant tout sur lui-même et, comme un somnambule, il regagna son

logis avant de s'immerger sous sa couette. Il fut pris par un sommeil d'enclume qui le terrassa.

Ce fut une chance extraordinaire pour lui, mais tout se produisit au mieux... Le chantier avait pris du retard à cause de cette grève, et les ouvriers mirent les bouchées doubles pour respecter leur contrat dans les temps. Ils n'y virent que du feu : le corps de Laeticia fut noyé sous des tonnes et des tonnes de béton. Et comme la pauvrete était totalement exclue par sa famille depuis des lustres...

18

Daniel resta sous sa couette tout habillé des heures et des heures durant, alternant whisky, barbituriques et vomissements.

Il ne sentait plus son corps. Il refusait de se rendre dans sa salle de composition, la vue du Bösendorfer lui faisait horreur.

Il attendait le retour des deux autres sans plus aucune rage.

Il était devenu un mort-vivant.

Seul, désespéré, l'avenir sans aucune ouverture possible, il ne lui restait rien.

Sa barbe le grattait, il sentait mauvais, il flottait entre deux eaux lorsqu'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

Il tenta d'ouvrir les yeux, mais le monde se balançait avec tellement d'ostentation qu'il vomit de la bile et ne tenta pas le moindre mouvement.

Bella apparut.

_ Alors, mon gros nounours, tu ne peux pas répondre quand on t'appelle ?

Elle vit l'épave qui se trouvait là-haut, dans le lit de la mezzanine, et elle monta la petite échelle de pin.

_ Mais qu'est-ce que tu as ? Oh là là, toi, tu as de la fièvre. Arghhh ! Mais qu'est-ce que tu pues, bon sang, ton haleine stériliserait une salle d'opération ! Bon, repose-toi, nous, on va se reposer aussi, de notre côté.

Il entendit la porte de sa kitchenette se refermer, et sombra dans une sorte de sommeil comateux.

Bella regardait Antoine composer.

Ce spectacle était parfaitement unique.

Le jeune homme avait cette particularité incroyable de faire abstraction de la galaxie entière pour se concentrer sur son objet pendant des heures et des heures, sans relever la tête.

Elle écoutait le développement extraordinaire du thème d'après une gamme composite par sensibilisation de son invention.

Daniel avait déjà utilisé ce système une fois, Bella s'en souvenait parfaitement.

C'était lors d'un voyage au Maroc, et, dans l'hôtel, ils s'ennuyaient à cent sous de l'heure. Puis il avait sorti de sa poche

une rose minuscule qu'il avait offerte à Bella, avant de se mettre au piano, dans le grand hall. Il avait dit :

_ Tu la vois, cette rose, Bella ? Puisqu'on s'ennuie, je vais te la jouer.

Il avait expulsé des entrailles du piano suranné une sorte de thème biscornu qui rappelait effectivement les épines de la rose, et qui, après vingt minutes, s'était terminé dans une beauté douce et suave comme le parfum de la fleur. Il avait bien utilisé une gamme napolitaine mineure harmonique b9 pour arriver à ses fins...

_ Antoine, essaye une napolitaine mineure b9 pour cette transition, elle sonnera moins durement que la lydienne.

_ Tiens, oui, c'est une excellente idée, je n'y avais pas pensé...

Le travail perdura fort longtemps. Bella ne se lassait pourtant pas, un verre à la main.

Antoine lui rappelait Daniel lorsqu'il était jeune. Elle l'aimait, à l'époque, ce grand échalas tout gauche qui devenait le plus puissant des hommes lorsqu'il se mettait à son clavier.

Lorsqu'il avait pénétré dans sa loge, ce premier soir à Florence, elle avait été transportée par sa musique.

Quel dommage qu'il fût tellement insipide, sinon... Ce type était une larve, une chiffre molle, et elle ne supportait pas ça chez un homme.

Elle avait dû être un peu vive avec lui pour l'endurcir.

Et puis, de fil en aiguille, on se prend au jeu, voilà tout. Elle aimait le faire souffrir, mais ce n'était qu'un jeu. Un petit plaisir sournois qui devient vite une sorte de défi permanent, une gentille manie qui se métamorphose en habitude puis en nécessité.

Leur couple était comme ça...

Cela ne l'empêchait pas de révéler le musicien qui sommeillait en Daniel. Là, il n'avait pas d'égal. C'est pourquoi Bella ne pouvait pas se passer de lui. Lorsqu'elle sentait elle-même des baisses de régime dans sa composition, elle n'avait qu'à l'entendre trois secondes et puis cela repartait.

Il n'y avait qu'une seule chose que Bella n'arrivait – et n'arriverait jamais – à assumer. Elle le savait, mais elle n'osait pas se l'avouer : elle était douée, surdouée, même, mais... Elle n'avait aucun génie.

Comment pouvait-on avoir autant de talent et n'avoir aucun génie ?

Ces cons de critiques, ils ne font pas la différence. Ils n'ont qu'une oreille médiocre tronquée par leurs partis pris, et ils préfèrent

réagir suivant les modes, qui sans cesse dictent leur loi, et ils ne s'aventurent jamais sur le terrain du génie. Ce serait prendre trop de risque... Comment dire que celui-ci est un génie, alors qu'il sombre dans l'oubli dix ans plus tard, et que celui-là est un raté alors qu'on le citera encore en référence dans trois siècles ?

C'était sur cette fine limite que se situait Bella. Elle en jouait. Elle savait qu'elle se trouvait sur la corde raide, mais c'était le cas depuis toujours, alors, pourquoi changer ?

Non, ces cons de critiques, ils ne font pas la différence.

Lorsqu'elle avait entendu pour la première fois Antoine s'exécuter au piano, elle avait eu un orgasme, appelons les choses par leur nom. Elle avait fait irruption dans la salle d'étude de Daniel en faisant semblant de hurler – elle aimait jouer les hystériques, ça la maintenait en forme – simplement pour voir le visage de ce génie juvénile. Et elle avait été bouleversée par sa beauté de jeune éphèbe profond et presque féminin.

Daniel n'avait jamais succombé totalement à ses charmes. Il était trop lâche pour s'engager entièrement, de toute son âme, pour une femme, y compris pour elle.

Mais Antoine...

Au début, Bella fut excessivement furieuse qu'Antoine se tournât vers Daniel. Elle s'était sentie *jalouse* – cela lui coûtait de

l'admettre. Daniel avait tout ce qu'il voulait, la renommée, la reconnaissance de ses pairs, l'admiration du public, la déférence des critiques. Et c'était *lui* qui rencontrait Antoine...

Pourquoi lui ?

Bella savait qu'il ne manquait à Antoine qu'une étincelle et un peu de savoir pour qu'il devienne aussi grand que Daniel.

Elle aurait pu lui offrir cette étincelle, et la gloire d'Antoine aurait rejailli sur elle. Les historiens de l'art sont très cons, eux aussi, ils ne savent pas délimiter le génie : on aurait amalgamé Bella et Antoine jusqu'à la fin des temps.

Mais Daniel et son naïf paternalisme rendaient cela impossible.

Bella se sentait rejetée, et c'était inadmissible, car Bella rejetée se retrouvait face à la médiocrité de son talent.

Alors elle avait séduit Antoine.

Ce fut simple : la beauté du corps se substitue parfois avec profit à la beauté de l'âme, surtout pour s'emparer d'un jeune jouvenceau inexpérimenté. Lorsque Daniel travaillait dans sa salle de composition, de 9 h à 17 h, Antoine se rendait tous les jours à la bibliothèque municipale. Elle s'était arrangée pour l'y rencontrer, ils avaient été prendre un verre.

Comme elle avait été douce avec lui, comme elle se montra admirative... Les hommes marchent toujours.

Et elle l'avait manipulé. Ils avaient fait l'amour dans tous les sens, elle lui avait fait comprendre qu'il était un demi-dieu sur la terre.

Daniel n'avait pas marché. Antoine avait bondi tête baissée.

Et elle avait décidé qu'il la fournirait en œuvres de génie pour les trente ans à venir. Après, elle prendrait sa retraite.

Trente œuvres à écrire...

Antoine, précisément, savait sur la dernière. Il était en train de l'achever. Il travaillait avec une célérité époustouflante.

_ Comment ça va, Antoine chéri ?... Tu y arrives ?

_ Oui oui, Bella, pas de problème, encore une heure ou deux et j'aurai achevé cette suite...

_ Bien ! J'ai hâte que tu me la joues, tu sais, mon petit gâteau ?

Bella était aux anges. Elle disposerait d'une œuvre par an à dévoiler au public sans se fatiguer, sans les paniques de la création, et dans l'assurance d'un génie durable... Confortable... Une œuvre par an sans d'ailleurs compter les études, les annexes, le traité d'harmonie, dont elle ôterait soigneusement le nom d'Antoine

Bonnard... Elle déposerait tout cela légalement au coup par coup, afin de dissiper tous les soupçons.

Bref, elle se constituait son petit capital de vieillesse. À elle la gloire, et même, la gloire *suivie* et, au total, la reconnaissance de la postérité. Trente ans de gloire ininterrompue où on reconnaîtrait non son talent, mais son génie...

_ Tu sais que je t'aime, Antoine chéri ?

_ Moi aussi, Bella chérie, je t'aime...

Tendre et délicieux. En plus, il me fournit en sexe. Ce n'est pas que Daniel était mauvais en la matière, ce serait mentir que de prétendre le contraire... Cependant, il n'a plus vingt ans, mon gros nounours.

Il est plein de défauts, mais...

Aujourd'hui, je sais que je ne m'en séparerai plus. Je ne l'aime plus, du moins, pas comme avant, mais je ne sais pas trop pourquoi, je ne pourrai plus m'en passer. Il est comme un bon chien de compagnie, toujours là quand il le faut, toujours à portée de main pour se laisser torturer quand je passe mes nerfs sur lui. Il est solide comme un roc, il encaisse tout.

Je ne sais vraiment pas ce qu'il a, en ce moment... Il a l'air franchement à côté de ses pompes...

Peut-être a-t-il compris, pour Antoine et moi...

S'il savait tout ce que j'ai prévu... Il comprendrait... Il accepterait... Il me pardonnerait... Il m'aime trop pour ne pas me comprendre. Il me connaît trop aussi pour ne m'avoir pas comprise...

Je lui dirai tout. Enfin... *En partie.*

Après, nous serons comme avant. Je l'asticoterai, je lui ferai des cadeaux déments, je l'interromprai dans ses créations, mais je me donnerai à lui de nouveau, il me récupérera corps et âme, et nous reprendrons nos concerts... Peut-être même qu'il m'invitera en croisière, qui sait, depuis le temps qu'on en rêve... Un ou deux petits concerts ici et là, à quatre mains, comme au bon vieux temps, à Miami, pourquoi pas, où à Saint-Domingue...

Oui, c'est ce que je souhaite...

Mais avant, il va falloir la jouer fine...

Heureusement, tout a été prévu avant même notre petite escapade pour Londres, à Antoine et à moi...

19

Le lendemain après-midi, Bella avait demandé à Antoine de lui faire un récital privé, rien que pour elle...

Il s'était exécuté avec plaisir, flatté dans son amour propre.

Il avait joué six heures d'affilée, des extraits des trente œuvres qu'il avait composées jusque là.

Antoine avait la sensation diffuse que ses œuvres étaient grandioses. Il pensait que malgré son jeune âge, il avait atteint son apogée. En effet, il n'avait pas hésité à s'investir entièrement pour Bella, et il y avait mis toute son âme.

Lorsqu'il jouait ces œuvres, il sentait les poils se dresser sur ses joues. Ça ne manquait jamais, et c'était le plus grand signe d'une réussite totale.

Il aimait passionnément Bella. Le couple Constantin aurait été pour lui l'étincelle fondamentale. Il était un peu triste pour Daniel, mais il fallait être beau joueur ; c'est lui que la grande Bella Furiggioni avait choisi.

Ils allaient bientôt partir, tous les deux. Daniel l'ignorait encore.

Antoine pensait le mettre au courant dans quelques jours. Il ne savait pas comment il allait prendre la chose. Il espérait surtout qu'il

ne perdrait pas son estime pour lui. Il avait été comme son père pendant ces deux dernières années...

Mais à faire un choix, il préférait une femme à un père. C'était difficile à comprendre, mais... Toute sa vie il avait été libre, sans parents, et il avait du mal à supporter la moindre coercition. Par contre, il rêvait de rencontrer une femme comme Bella depuis toujours, une femme entièrement dévouée à son art avec qui il vivrait une histoire fusionnelle.

Donc, puisqu'il en était ainsi...

De plus, Bella lui avait avoué ne plus aimer Daniel. Ce couple génial ne pouvait donc plus continuer à se détruire. Dans le fond, Antoine était heureux de libérer son Maître de cette emprise. Avec sa renommée, il n'aurait aucune difficulté à recommencer une nouvelle vie. D'ailleurs, à une époque, il avait une maîtresse. Antoine l'avait croisée, une fois, dans le couloir, qui rejoignait les appartements de Daniel.

Le jeune homme, gêné, avait fait comme si de rien n'était, mais il n'était pas dupe. Il ne l'avait jamais dit à Bella, ça ne le regardait en rien. Il refusait de s'en mêler.

Finalement, leur départ donnerait de l'air à son père spirituel, et après le choc initial, tout le monde serait content...

Il continua d'interpréter ses œuvres pour Bella seule. Tout en jouant, il remarqua l'expression fascinante de sa maîtresse, une expression qui faisait penser à du feu, du feu sur un visage, du feu mêlé au plaisir. Lui seul pouvait offrir cette expression à l'immense Bella Furiggioni.

Sa fierté masculine en fut décuplée, ce qui multiplia d'autant son ardeur musicale.

Tandis qu'il martelait le clavier avec fougue, Bella s'approcha avec deux coupes de champagne rosé.

Sa tenue était particulièrement éblouissante. Sa robe fendue au décolleté prononcé semblait glisser sur elle comme une eau claire, la chute de ses reins était d'une insolence peu commune, et ses longues jambes fines paraissaient n'en plus finir.

Il sentit son souffle contre son cou, et deux mains lui caressèrent la gorge.

Il continua son exécution avec maestria, tandis que Bella approchait le superbe champagne de ses lèvres. Elle lui déboutonna sa chemise et il se retrouva torse nu, interprétant sa dernière œuvre, *The Danse of Death*. Il avala une gorgée de champagne et sa musique se fit de plus en plus suggestive, tandis que Bella se déhanchait maintenant comme une chienne, les yeux révoltés.

Antoine n'y tint plus.

Il cessa de jouer et sauta sur elle comme un chien en chaleur. Il déchira sa robe de soie et la prit sur le piano écarlate.

_ Ce soir, mon Antoine chéri, tu as été divin, partout en même temps. Je ne savais pas que tu étais capable de telles prouesses...

_ Tu parles du piano ou du cul ?

_ Je parle de toi.

_ Tu sais, c'est toi qui me rends fou...

_ Va vite prendre ta douche, mon Antoine chéri, après quoi tu me rejoindras au lit.

_ Aurais-tu encore envie ?...

_ Qui sait ?... Petit démon !

Antoine, à la perspective d'une autre séance de baise sans limites, se sentit tout chose. Vite, il courut à la salle de bain de Bella et pénétra dans la douche. Elle lui hurla :

_ Ferme bien la porte de la salle de bain, mon Antoine chéri, je voudrais écouter quelque chose !

_ Oui oui !

Il s'enferma scrupuleusement et sentit avec volupté cette eau chaude l'envelopper en lavant toute sa fatigue.

Bella regarda sa montre...

Une demi-heure qu'Antoine se douchait.

Elle s'habilla en hâte dans ses vieux jeans élimés et son sweet vert pomme, et courut à la salle de bain.

Lentement, elle ouvrit la porte. La buée ne l'empêcha pas de discerner le corps d'Antoine qui gisait sur le sol.

Elle referma cette porte pour ne pas être incommodée.

Elle ne s'attendait pas à être aussi calme.

Elle rangea toutes les partitions d'Antoine, et les porta à son coffre-fort caché derrière une *vanité*. Même Daniel en ignorait l'existence. On peut bien avoir ses petits secrets, non ?

Ensuite, elle alla dans la remise et coupa le chauffe-eau.

Elle se hissa sur une chaise, et retira la dérivation de fortune qu'elle avait bricolée en haut du chauffe-eau. Le gros flexible tordu débouchait sur la grille d'évacuation d'air qui se trouvait au-dessus de la douche, presque à hauteur de visage. Il lui avait suffi de dévisser le tuyau d'évacuation des gaz brûlés, au sommet du chauffe-eau, et de le remplacer par cet objet très simple qu'elle avait confectionné avec du fil de fer comme ossature en forme de spirale coudée à 90 degrés, et des sacs à poubelle collés les uns aux autres de manière hermétique.

Elle remplaça le tuyau vertical du chauffe-eau un peu bricolé – une petite vis à tourner, simplement – et actionna la ventilation électrique, le temps que la salle de bain se vide entièrement du monoxyde de carbone provoqué par la combustion tendancieusement incomplète du gaz de chauffage.

Le monoxyde de carbone, quelle mort douce ? Juste quelques nausées, et on tombe sans s'en rendre compte. Ce gaz mortel n'a pas d'odeur ni de couleur, et puis on meurt... C'est propre, net et sans bavure.

Cette douceur, elle la devait à son génial amant.

Elle attendit un bon quart d'heure et pénétra à nouveau dans la salle de bain, dont elle ouvrit immédiatement la fenêtre. Il n'y avait plus de buée, donc *a priori* plus de monoxyde de carbone non plus, mais sait-on jamais...

Antoine était bien mort, et son masque mortuaire était particulièrement inexpressif.

Donc, il n'avait pas souffert.

Bella enrubanna le corps dans deux vastes serviettes-éponges, et elle le tira par les pieds jusqu'au couloir.

Par sécurité, elle écouta attentivement : Daniel devait dormir. Visiblement, il s'était beurré atrocement, ces derniers jours, à en voir les cadavres de bouteilles. Il cuvait encore... Cette fois, ça durait vraiment.

Mon pauvre chéri... Toujours cette hypersensibilité de midinette...

Elle continua de tirer avec effort ce corps relativement lourd jusqu'au garage. Il faisait nuit noire, ce soir-là, c'était couvert, et la lune avait oublié d'exister.

Après lui avoir baisé le front – qui était déjà trop froid – elle ôta les serviettes de ce corps, puis elle tendit par terre une large bâche de plastique opaque. Elle enrubanna ce qui restait d'Antoine dans la bâche – tu vois, mon petit, le génie, c'est très peu de chose, c'est immortel, certes, mais pas comme on le pense... – et elle hissa la dépouille jusqu'au coffre de son break. Elle prit avec elle deux gros plombs de vingt kilos qui avaient servi naguère à amarrer le bateau

sur les quais de la Maine. Belle lurette que cette vieille vedette avait été vendue...

Elle roula environ dix heures d'affilée avec le mort dans sa voiture. Bella était suffisamment célèbre pour qu'en cas de contrôle routier, on ne l'embête pas trop. Le môme était invisible, sous le couvre-coffre du break. Elle redoubla tout de même de vigilance pour ne pas avoir d'accident et pour bien respecter le code de la route.

Pas un flic, cette nuit. Pourtant, la France n'est pas sûre, de nos jours...

Lorsque les lueurs de l'aube pâlirent le ciel, elle était dans les Alpes, au cœur du Beaufortain, à la Clume de Roselend.

Elle choisit une petite route étroite et avança tous feux éteints, très lentement pour ne pas fondre dans un ravin traître. C'est que cela aurait tout gâché... On pouvait mourir dans un accident de voiture, certes, mais pas avec un macchabée dans le coffre. La réputation, c'est aussi long à installer que brutal à interrompre.

Arrivée à un endroit particulièrement désert, elle stoppa.

Elle tira le corps qu'elle lesta solidement avec les deux gros plombs en usant d'une corde de marine imputrescible, vieux reliquat de la vedette pourrie, puis fit basculer le tout par la rambarde en raidissant tous ses muscles.

Haletante, elle entendit le choc liquide du corps qui plongea dans les profondeurs du lac en contrebas. Il ne remonterait jamais. Par contre, il aurait toutes les chances d'être broyé par les immenses pâles du barrage hydroélectrique à cent mètres de là, du moins... si le courant profond le jugeait nécessaire, évidemment.

Satisfaite mais totalement éreintée, Bella se trouva un hôtel dans la banlieue de Lyon, réglant d'avance en monnaie sonnante et trébuchante. Elle y dormit six heures d'un sommeil agité, la dernière œuvre d'Antoine, *The Dance of Death*, ne cessant de scander des rythmes atroces dans ses oreilles.

La renaissance et la promesse d'un avenir où on la reconnaîtrait comme le plus grand génie musical de ce siècle n'avaient pas ce goût acidulé de liberté profonde auquel elle s'attendait.

20

Daniel finit par avoir tellement envie de pisser qu'il fut bien obligé de se lever.

L'affichage lumineux du réveil prouvait qu'il avait été au lit pendant... trois jours, presque quatre. Il était 17 h 35.

Il se rappelait vaguement avoir mangé deux ou trois vermisseaux issus de son réfrigérateur, et s'être rendu à plusieurs reprises dans ses toilettes pour se soulager par les trop nombreux orifices dont il disposait, mais il n'en était pas très sûr.

Il avait une casquette de plomb à la place du crâne et l'impression d'avoir un cadavre dans la bouche tellement sa langue était sèche, mais à part cela, il réussit tout de même à tituber jusqu'aux toilettes. Pour un zombie, il tenait la forme...

C'était absolument absurde de se mettre dans cet état. Il ne fallait jamais mélanger l'alcool et les barbituriques, c'était bien connu... À ce qu'on disait, Marilyn Monroe avait mis fin à ses jours comme ça...

Il se soulagea, passa son visage sous l'eau froide, et se fit un café corsé.

Bella et Antoine étaient donc rentrés... Enfin, peut-être... Il ne se souvenait de rien.

L'image de la figure congestionnée de Laeticia lui revint en tête.

Atroce... Cette pauvre fille avait été pourtant bien gentille...

Que ferait-il à présent ?

Il allait partir...

Mettre une grande distance entre lui et les deux autres fous. De toute manière, il aurait tout le temps de reconstruire sa vie. Il était bien conservé, malgré son ventre et ses hanches – encore que tout est relatif – et il était suffisamment connu pour que, s'il claquait des doigts, la première fille venue passât dans son lit.

Et alors, la solitude oubliée, sa vie entière derrière lui, il pourrait se remettre à composer.

Il vendrait son Bösendorfer, il évoquait trop de souvenirs pitoyables. Il ne pourrait plus jamais jouer sur cet instrument qui respirait l'échec à la moindre note. Que faire d'un instrument qui tue ? Il en tirerait de quoi se payer un petit pavillon dans les Hauts-de-Seine. À Paris, on lui ouvrirait toutes les portes, et il se referait une santé.

Allait-il avertir Bella qu'il était au courant de toute l'histoire et de leur double trahison, à tous les deux ? Pour quoi faire, au juste... Est-ce que ça ferait avancer les choses ?... À quoi bon discuter avec elle, il y aurait nécessairement un choc frontal, et Daniel haïssait cela plus que tout au monde. On est lâche ou on ne l'est pas... De

plus, il saurait s'effacer sur la pointe des pieds de manière chevaleresque. Si Antoine était heureux avec ce poison de Bella, qu'il la suive. Il s'en mordrait les doigts. La vengeance est un plat qui se mange froid.

Il prit une douche comme à l'accoutumée dans sa propre salle de bain, et se rasa en se trouvant une mine affreuse. Son visage fripé était envahi par deux cernes noirâtres, et son teint jaune soulignait à merveille ses yeux rouges. Il ressemblait à un portrait cubiste, en moins séduisant.

Il s'aspergea d'un horrible parfum, et la claque de l'alcool sur ses joues fraîchement rasées acheva de le réveiller, avec l'aide de trois aspirines et de deux Dolipran.

Bon, que fais-je de moi-même ?

Il appela Bella, il appela Antoine, mais nul ne lui répondit. Ils étaient absents.

Encore...

Il n'eut pas le courage de commencer ses bagages aujourd'hui, il était bien trop fatigué.

Il sortit dans le parc et regarda ses coteaux de la Loire. Il avait été profondément amoureux de ce paysage qui lui manquerait sans doute lorsqu'il serait à Paris. Pourtant, cet après-midi, le panorama paraissait atone, comme lavé de toute passion. Dans son état d'esprit,

même s'il s'était retrouvé en nacelle au-dessus du Grand Canyon ou au sommet de l'Everest, il aurait trouvé le paysage minable...

Finalement, il se rendit dans le grand auditorium central où trônaient les deux énormes pianos Yamaha. Peut-être en emporterait-il un. Ces pianos étaient assez inexpressifs par rapport à son Bösendorfer de collection, mais ils étaient tout de même très bons.

L'appel des profondeurs...

Il ne résista pas, et se mit au piano. Il commença la fugue de Bach qui avait un jour mis Bella en rage, ce qui lui avait valu d'hériter des deux chauves-souris, paix à leur âme.

À son grand étonnement, l'exécution de cette fugue ne lui causa ni chaud ni froid, à un tel point qu'il la joua sans fausse note, mécaniquement, à la manière d'un véritable juke-*box*.

Ce devait être la fatigue.

Il entama un *lied* de Schubert qui le plongea dans la même indifférence. Il enchaîna sur du Liszt, puis sur du Bartók et du Stravinski.

Au fur et à mesure qu'il jouait, il se rendait compte avec un effroi incommensurable qu'il ne ressentait pas la moindre émotion...

Il jouait *plat*, comme le vieux Cossard le lui avait jadis reproché. Il ne vibrait plus. Tous ces sons qu'autrefois il révérait, n'exprimaient que des méandres glaciaux et prétentieux qui ne causaient pas plus de beauté à ses sens que le vrombissement d'une mouche.

C'était devenu du bruit... Du bruit architecturé avec art, certes, mais du bruit.

Daniel se prit la tête dans les mains, et ne put réprimer un sanglot.

Il se révolta contre lui-même, et à bout de nerfs rejeta de mémoire sa *Sonate des Chauves-souris*.

Il la trouva tellement mauvaise, tellement blessante pour son orgueilleuse sensibilité, qu'il se mit à jurer de tous ses poumons.

Que se passait-il, mon Dieu, pourquoi est-ce qu'il détestait la musique à ce point ?

Il cogna les notes d'une pièce de Messian, une pièce tellement inspirée qu'elle lui donnait la chair de poule à chaque fois...

Rien, l'*Enfant Jésus* ne lui procura pas plus de plaisir que le caquetage d'une pintade.

Alors il comprit, et ses cheveux se hérissèrent. Il fila jusqu'à l'armoire de Bella, prit la clef dans la potiche orientale, et saisit

violemment au hasard une partition écrite par Antoine. Il courut à nouveau jusqu'au piano, et déchiffra cette œuvre qu'il ne connaissait pas. C'était juste une étude, la partition ne faisait pas plus de quatre pages.

Le premier accord le mit en transe. Le second le poussa encore plus loin. Le thème vint, qui le laissa pantelant. Quand il eut achevé l'étude, ses mains tremblaient de manière incontrôlable.

Il la rejoua, puis, au comble du plaisir, se rendit compte que les thèmes étaient conçus pour qu'on puisse improviser dessus. L'héritage des grands organistes dont Bach, justement.

Il s'échappa du piano une mélodie improvisée sans fin, une mélodie où toujours l'imaginaire se renouvelait, où toujours de nouvelles perspectives s'ouvraient, une beauté funeste qui ne pouvait pas s'éteindre. On pouvait jouer des heures sur cette structure, des heures sans jamais redire la même chose, des heures où on n'aurait certainement jamais pu épuiser toutes ses richesses.

En sueur et éreinté, Daniel se rendit à l'évidence : il fallait à tout prix faire la paix avec Antoine. Il fallait aussi que Bella et lui crèvent l'abcès et s'expliquent.

Tous les trois, ils auraient pu avancer vers les hautes sphères, bâtir des choses qui n'avaient jamais été explorées auparavant, créer des concertos à six mains, ou à trois mains gauches, échafauder des symphonies pour trois pianos, ou des sonates trimodales avec tout ce

que ça impliquait de nouveautés. Les horizons étaient aussi fabuleux qu'inexplorés.

La recherche actuelle, qui patinait un peu, aurait connu un second souffle, et le trio aurait fondé un nouveau genre, un nouveau style. Dans cette maison du coteau, on détenait une richesse insoupçonnée qui était pourtant la plus belle du monde.

Comment une banale histoire triangulaire de cul aurait-elle pu les priver chacun de leur quête de la beauté à laquelle ils avaient tout abandonné, comment aurait-elle pu priver l'humanité de cette musique sensationnelle qui aurait rejailli sur tous les genres, sur toutes les cultures, sur tous les hommes ?

Daniel pensa qu'ils devaient absolument faire la paix, tous les trois. Ils devaient renoncer à leurs querelles. Quoi... Antoine baisait Stella ? Et alors ? Pourquoi être jaloux ? Cela ne l'empêcherait pas d'être comme son fils, ce fils spirituel dont il rêvait depuis toujours... Quant à Bella, il ne pouvait pas s'en passer, c'était bien évident, même s'il ne l'aimait plus comme avant. Elle faisait partie intégrante de sa vie. Il lui avait déjà tout pardonné, jusque là, et il continuerait sans effort. Après tout, son bonheur, il ne l'atteindrait que dans cette musique à trois. C'était la même chose pour les deux autres, il en fut intimement convaincu.

Il repensa au mythe de l'androgynie du divin Platon, et comprit *intensément* ce que le vieux sage grec voulait dire : Antoine, Bella et

lui étaient les trois parties d'un seul et même corps ; il avait été stupide de ne pas le comprendre plus tôt.

L'avenir résidait dans cette triade. Il n'y avait plus de doute : Antoine, Bella et lui étaient nés pour se rencontrer et pour faire fructifier leur complémentarité, ils avaient eu cette chance immense de se trouver sur un même chemin.

Daniel se mit à bénir la mort providentielle de Laeticia. S'il avait empoisonné Antoine, la troisième partie adorée du Tout, il ne s'en serait jamais remis. C'était ça le message crypté que Dieu lui avait envoyé, il en était persuadé.

Il se leva, rangea la partition d'Antoine dans la salle de Bella, ferma l'armoire à clef et s'assit par terre au centre du grand auditorium, en méditant. Il attendrait ici le retour d'Antoine et de Bella des siècles s'il le fallait.

Il songea à tellement d'arguments en faveur de sa découverte – qu'il trouva de plus en plus *géniale* – qu'ivre de joie, il ne vit pas le temps passer.

21

Bella gara son break dans l'allée. Elle était rompue, percluse de courbatures et ensommeillée. Conduire dans un état pareil, ça n'a pas de sens commun. Elle venait de parcourir 1800 kilomètres en prenant seulement six heures de mauvais repos.

Toujours, elle avait les éclats de cette fichue dernière œuvre qui lui perçaient l'oreille. Elle la ressortirait dans trente ans, sous le nom de B. Furiggioni, évidemment, et d'ici là, elle espéra qu'elle aurait le temps de l'oublier.

Il faisait nuit, il devait être aux alentours de 21 h. Elle n'avait rien mangé depuis la veille sinon d'écœurantes barres aux céréales à la banane, mais elle n'avait pas faim.

Le visage d'Antoine ne l'obsédait pas. Les hommes sont faciles à oublier.

Pas comme le génie...

Elle entra dans le pavillon biscornu et se dirigea dans ses appartements. En passant dans l'auditorium, elle vit Daniel qui, assis par terre au centre de la salle, méditait les yeux fermés. Elle n'avait vraiment pas l'intention de discuter ce soir. Demain, après une bonne nuit de vrai sommeil, elle aurait les idées plus claires. Elle pourrait tout expliquer – *en partie* – à Daniel. Pour l'heure, elle avait

envie d'une douche et elle dormirait douze heures d'une seule traite. C'était facile à comprendre.

Daniel bondit :

_ Ma chérie, où est Antoine ?

_ Demain, Daniel, pas ce soir, je suis éreintée. Je vais dormir.

_ Non, attends, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

_ Pas ce soir, merde, Daniel, ne commence pas à me faire chier.

Daniel ressentit cette vieille lassitude qui lui noua les entrailles, comme avant qu'Antoine n'apparaisse dans leur vie.

Finalement, il remarqua qu'il avait toujours eu tendance à idéaliser Bella. Lorsqu'elle était absente, elle lui manquait. Mais lorsqu'elle était présente, il avait envie qu'elle parte.

_ Écoute, ma chérie, c'est extrêmement important.

Qu'est-ce qui pouvait être plus important que son avenir à elle ? Qu'est-ce qui pouvait être plus fondamental que la renommée qu'elle acquerrait en trente ans, en offrant au monde ébahi une œuvre de génie chaque année ?

_ Va te faire foutre, Daniel, tu m'emmerdes.

Elle bâilla et ses mâchoires ouvertes décrivirent un angle de 120 degrés.

_ Bella... Je sais tout...

Elle s'arrêta instantanément, et eut l'impression d'un poignard glacé s'enfonçant dans son ventre.

_ Et qu'est-ce que tu sais, au juste ?

Pourquoi avait-elle ce ton méfiant ?... Elle se tapait Antoine, elle pouvait bien l'assumer... C'était lui, Daniel, la midinette, pas elle...

_ Eh bien... Je suis au courant pour Antoine et toi, voilà. Je vous ai entendus faire l'amour, ça fait déjà bien longtemps, lorsque je plantais des fleurs dehors. La fenêtre était ouverte, et...

Bella soupira de soulagement. Oui, il savait *ça*, et alors ? Elle savait qu'il savait...

_ Je savais que tu savais, mon gros nounours, qu'est-ce que tu imagines ? Tu étais trop lâche pour me le dire avant ou quoi ?

_ Non, c'est pas ça...

_ Alors quoi ?

_ Alors je pense que je m'en moquais...

Il mentait, parce qu'il voulait arrondir les angles avant de lui proposer ce grand ménage musical à trois.

Bella était habituée à la mollesse de son mari, elle n'y prêta pas attention. Elle se remit en route pour sa salle de bain, en chuintant :

_ Bon, si c'est la grande nouvelle que tu voulais m'annoncer, je vais prendre ma douche. Ciao !

_ Non, attends !

Bella sentit son agacement se transformer en colère, ce que sa très grande fatigue accentua encore. Que diable, elle venait non seulement de faire 1800 kilomètres, mais de plus, elle venait de tuer un homme... Cela ne peut que laisser quelques traces... Qui ne le croirait pas ?

Elle hurla :

_ Qu'est-ce que tu as à me faire chier comme ça, ce soir ? Tu le fais exprès ou quoi ? Je t'ai dit qu'on parlera demain, c'est clair, oui ou merde ?

Daniel, contrairement à ses habitudes, se leva, prit sa femme par le col, et la jeta violemment dans le canapé moelleux de l'auditorium. Avec autorité, il beugla :

_ Tu vas m'écouter et la boucler, Bella ! C'est un ordre, pigé ? Tu la fermes !

C'était la première fois que Bella voyait son mari aussi impérieux, et cela la surprit. Intérieurement, elle sentit une pointe de moquerie et un peu de stupeur admirative, mais elle fit attention à bien fermer son visage pour qu'il soit impénétrable. Elle se contenta de foudroyer Daniel du regard.

Celui-ci s'anima, et se mit à bramer comme un cerf, d'une voix tonitruante.

_ J'ai tout compris de votre petit manège, ma pauvre Bella, qu'est-ce que tu crois, et du tien en particulier ! Je suis peut-être lâche mais pas aveugle !

Bella se fit cynique et ricana.

_ Et qu'est-ce que tu as compris, hein, mon gros nounours ?...

_ Ne m'appelle plus jamais comme ça, tu entends ? J'ai toujours détesté ça !

_ Tiens donc, mon gros nounours se rebiffe...

_ Ferme-la et écoute... J'ai découvert tous tes dossiers et ce qu'ils contiennent, vois-tu, Mamour...

Bella fut prise d'une rage sourde mêlée d'une terreur sans bornes.

_ Quels dossiers ? Ceux de mon armoire ?

_ Oui !

_ Et la clef, tu l'as trouvée où ?

_ Dans la potiche, grosse bête, c'est un secret de Polichinelle, la Terre entière sait où tu la planques !

Bella se mit à penser qu'il fallait absolument qu'elle sache si Daniel avait aussi ouvert son coffre-fort, qui renfermait les trente plus grandes œuvres jamais écrites. Si c'était le cas, elle *devrait la jouer fine...*

_ Et où est-ce que tu as fouillé encore, faux jeton ?

Daniel fut décontenancé par cette question. Il balbutia :

_ Ben nulle part, où tu veux que je fouille sinon ?

Bella le connaissait suffisamment pour savoir qu'il ne mentait pas. Elle pouvait lire en lui comme dans un livre ouvert. Elle se ressaisit, et laissa Daniel s'expliquer.

_ Oui, bon, et alors ? Qu'est-ce que tu as découvert ?

_ Antoine et toi, vous vous êtes servis de moi ! J'ai tout compris, tout ! Vous avez utilisé toutes mes structures, toutes mes recherches, vous avez vampirisé toute ma carrière, et vous avez poussé le vice jusqu'à écrire un fichu traité d'harmonie à votre nom, sous prétexte de vous construire une renommée et de me foutre la tête sous l'eau !

Vous saviez que j'étais faible – je préfère dire *hypersensible* – et vous en avez profité honteusement ! Vous pensiez que j'allais me tirer la queue basse et que je vous laisserais faire, hein ? Eh bien non ! J'ai tout découvert et je suis encore là !

Bella avait regagné son calme. Ce n'était que ça ?... Elle calcula la meilleure manière de tuer la colère de Daniel dans l'œuf.

_ Oui, c'est vrai, Daniel, nous y avons pensé... Seulement, Antoine a adoré tes cours, il sait tout l'héritage qu'il te doit, et plus encore, il a eu des remords. Moi aussi, mon chéri, j'ai eu des remords, et nous avions l'intention de tout de dire, tout...

_ Ben voyons... Tu mens comme tu respires...

_ Ah tu crois ?... Alors viens avec moi !

Bella bondit du canapé et entraîna Daniel par la manche jusqu'à sa salle de répétition. Il n'y avait plus aucune trace de son crime, tout était bien évidemment en ordre. Elle plongea sa main sans la potiche, sortit la clef, et ouvrit son armoire. Elle exhuma les dossiers un tant soit peu litigieux, et les déchira devant Daniel dans une ferveur qui le surprit.

_ Tiens, regarde, mon Daniel, regarde, hein, regarde, je détruis tout. Antoine m'a donné son assentiment, je ne le floue pas. Tiens, regarde...

Elle saisit le traité d'harmonie et barra le titre avec un stylo. Elle écrivit le nom de Daniel Constantin sur la couverture.

_ Tu vois, mon chéri, je ne te mens pas, regarde. Et surtout, ne tiens pas compte des *copyrights* et de toutes ces foutaises, rien n'a encore été légalement déposé, je te le jure sur ma tête ! Je regrette tout, Daniel... Je m'en veux de cette comédie grotesque qu'on t'a infligée... Oh ! oui, je regrette tout ce qu'on t'a fait... Tu sais, j'ai été la maîtresse d'Antoine uniquement parce qu'il m'a attirée. J'ai cédé par pur égoïsme, et je le regrette tellement...

Elle se mit à pleurer.

Daniel ne sut pas si c'était de la comédie ou non. En tout cas, ses larmes étaient bien réelles.

Bella était tellement à bout de nerfs qu'elle n'eut aucun mal à goûter comme une fontaine trop pleine... Elle se moucha bruyamment et entourra Daniel de ses bras, posant ses gros seins contre les pectoraux de son mari.

_ Tu sais, j'ai déconné sévère à cette période... Je me suis sentie exclue, je ne pourrais pas t'expliquer... Toi, tu passais tes journées avec Antoine, tu lui donnais des cours, vous parliez toute la soirée... On aurait dit un père avec son fils... Je n'avais plus ma place, je me suis sentie seule et jalouse... Alors que toi, tu avais tout, et...

Daniel, encore un peu agacé, l'enlaça pourtant tendrement. Cela faisait tellement longtemps qu'elle ne l'avait pas pris dans ses bras...

Il n'avait pas véritablement pensé à cette facette de la question, et il eut un remords. Gêné, il précisa comme pour lui-même :

_ C'est vrai, je ne me suis pas rendu compte que je pouvais te faire de la peine en me conduisant comme ça avec Antoine. Je le considérais vraiment comme mon propre fils, à cette époque...

Bella enfonça le couteau dans la plaie.

_ Tu vois ?...

Elle l'embrassa sur la bouche avec une langue experte, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années. Il se laissa faire. En fait, câline, elle pensait avant tout au contenu sacré de son coffre-fort. Elle dit, enthousiaste :

_ Et si on s'offrait une belle croisière, rien que nous deux, comme au bon vieux temps ?

Daniel se sentit tout retourné par cette proposition qui paraissait plus que sincère. Il était tout disposé à passer l'éponge, puisque maintenant, il avait d'autres projets.

_ Oui, je te le promets, ma chérie, nous la ferons, cette croisière, mais pas maintenant. J'ai d'autres idées en tête. C'est justement de ça que je voulais te parler ce soir.

Bella fut surprise. Dans son esprit, et malgré la fatigue, cette soirée allait se terminer sous les draps, en signe de réconciliation... Maintenant que l'abcès était crevé, tout allait reprendre comme avant, à la nuance près que son avenir musical était assuré, voilà tout...

Elle passa sa main sur le sexe de Daniel qui la rejeta brutalement, par réflexe.

_ Où est Antoine ? Il faut qu'on parle, tous les trois.

Bella eut un bref moment de panique, mais elle n'en fit rien voir et son esprit appauvri par la fatigue ne put trouver une répartie bien percutante :

_ Je ne sais pas, il ne m'a pas dit où il allait...

Daniel eut l'air ennuyé, mais il enchaîna :

_ Parce que j'ai eu une révélation, cet après-midi. Tu sais quoi ? Nous allons être célèbres, riches, renommés et heureux *tous les trois*.

La célébrité, la richesse, la renommée et le bonheur, ces quatre mots magiques sonnèrent particulièrement à l'oreille de Bella... Immédiatement, elle se sentit vaguement coupable de quelque chose,

mais jamais elle n'aurait su préciser la provenance de ce sentiment profond. La culpabilité n'était pas son genre. Après tout, elle avait tout exécuté pour le mieux. Toutefois, l'enthousiasme de Daniel paraissait être plus intense encore que le sien propre. Ce n'était pas normal... Pire encore, c'était *injuste*.

_ Co... Comment ça ?

_ Ben oui, quoi, c'était une évidence absolue que nous avions là, sous le nez, et que nous n'avons même pas été fichus d'entrevoir, absorbés que nous étions par nos mesquines histoires d'égoïsme, de cul et de jalousie...

_ Que veux-tu dire ?

_ C'est simple... Crois-tu que trois musiciens comme nous puissent révolutionner la musique séparément ? Non, bien sûr que non. C'est même une lapalissade que de le dire ! On finira par nous oublier ! C'est le destin de tout créateur, pas vrai ? Ou alors on ne nous mentionnera que comme de simples étapes dans le long *continuum* historique de la musique...

_ Oui, continue ?

Les yeux de Bella semblaient s'être creusés, tout à coup, à moins que ce ne fût la lumière...

Daniel, inébranlable, se fit exalté.

_ Or tu le sais bien, ma belle : ce qui fait le génie des hommes, c'est leur manière de créer une beauté inédite et indémodable, ce qui entraîne tout un tas de suiveurs qui vont tenter d'épuiser cette beauté jusqu'à ce qu'une autre beauté inédite prenne sa place, et ainsi de suite, pas vrai ?

_ Ben oui, mais ça ressemble à défoncer une porte ouverte, ce que tu viens de dire là...

_ Mais ma pauvre chérie, tu ne comprends donc pas qu'à nous trois, nous *sommes* en mesure, en unissant nos génies complémentaires, de créer un nouvel art, d'aller au-delà de tout ce qui a été fait auparavant, et de laisser notre trace à *jamais* dans l'histoire ?

_ Mais qu'est-ce que tu racontes, qu'est-ce que tu racontes ?...

Daniel ramassa une poignée des partitions déchirées par terre, et les exhiba devant le nez de Bella en insistant avec fougue.

_ Mais regarde donc, Bella, ces thèmes que vous m'avez volés et que vous avez transformés, c'étaient seulement de *bons* thèmes avant que vous y apposiez votre génie, mais après, ils sont devenus *fabuleux*, inégalés en beauté, en sensibilité et en inventivité ! Nous pourrions, en unissant nos efforts dans une direction sciemment choisie par tous les trois, composer en commun, inventer des œuvres qui ne seront jamais inventées par quiconque, nous pourrions aller tellement loin ensemble, tellement loin... Nous sommes les trois

individualités d'un seul et même compositeur de génie, tous les trois nous participons d'un principe qui nous est supérieur mais dont nous faisons partie intégrante ! À nous trois, nous serons... *la Beauté pure...* Et s'il manque un seul d'entre nous, nous ne sommes... *rien...*

Bella chancela. Elle s'effondra sur le sol, pâle et proche de l'évanouissement.

Daniel se pencha vers elle et lui caressa les cheveux, sans comprendre.

Dans tout son orgueil, elle n'avait jamais pensé à cela. Et pour la première fois, elle dut se rendre à l'évidence : Daniel avait *entièrement* raison.

En supprimant Antoine, elle avait tué la Beauté, et elle s'était condamnée du même coup à l'immense médiocrité. Le monde, pendant trente ans, révérait une plagiaire, une hyène obscène qui devrait vivre dans la mesquinerie sans assomption possible pour le reste de son existence. Désormais, chaque seconde qui passerait lui rappellerait sa honte.

Inadmissible. Elle ne pourrait jamais surmonter son existence, désormais...

Elle se releva en s'appuyant sur son piano, et dut libérer sa conscience. Elle lança, pour la première fois de sa vie, un appel au secours :

_ Daniel... J'ai tué Antoine...

Daniel resta figé. Sa femme était transfigurée, elle ressemblait à une petite gamine qui venait de casser un pot de confiture. Cette faiblesse l'écœura.

_ Répète...

Elle ne le put, les larmes l'empêchaient d'ajouter un seul mot.

Daniel, fou de douleur, saisit dans une violence incalculable le cou de sa femme, et serra tant qu'il le put, tandis que le visage de Bella devenait bleu, et que son corps s'arc-boutait contre le piano rouge comme du sang.

Bella sut à cette seconde, avant de fondre dans le néant, combien sa vie avait été négligeable.

La salle était comble, et le triomphe absolu. Les gens debout hurlaient, sifflaient, et jetaient des roses sur la scène. Les critiques n'avaient jamais entendu un concert semblable de leur vie, ils venaient d'assister à la naissance d'un art nouveau qui aurait des répercussions insoupçonnées sur la musique, pour des dizaines d'années à venir. Pour une fois, ils prenaient des risques et s'impliquaient.

Le concert venait d'être retransmis en direct, avec une qualité numérique, dans des dizaines de pays. Des millions d'auditeurs venaient de jouir du miracle.

Daniel et Bella saluèrent leur public dont les cris de joie redoublèrent. Les époux Constantin venaient de grimper la première marche vers la gloire durable que seuls connurent quelques musiciens d'exception comme Bach ou Stravinski qui venaient de prendre, à la surprise générale, un impitoyable coup de vieux.

Visiblement, l'avenir leur appartenait. Une légion de compositeurs et de chercheurs se sentit sévèrement déprimée, ce soir-là.

Le monde entier remarqua que Daniel et Bella ne se quittaient plus, et que leur connivence confinait à la fusion. On avait prétendu, quelque temps auparavant, que leur splendide couple battait de l'aile.

Une fois encore, la presse à scandale avait colporté des nouvelles insensées. Le ridicule ne tuait pas...

Par contre, on n'entendait plus du tout parler du prometteur Antoine Bonnard que Daniel avait pourtant lui-même lancé. C'était une énigme bien secondaire, mais tout de même.

Lorsqu'on questionnait les époux Constantin sur ce sujet, Daniel répondait toujours en premier, les larmes aux yeux, ce qui était émouvant. Il affirmait, dans une douleur à peine contenue, qu'Antoine avait choisi de renoncer à sa musique avec une détermination inébranlable pour se rapprocher de Dieu dans une retraite connue de lui seul. Où que le jeune homme se trouvât, il penserait éternellement à lui avec un amour paternel sans faille. Alors Bella tournait son visage amoureux vers Daniel dans une invariable posture, et elle lui envoyait un signe imperceptible qu'aucun journaliste ne pouvait apercevoir.

Et à chaque fois dans cette circonstance, Bella pensait : *« vous autres qui nous portez aux nues dans votre candeur, et qui ferez de nous des figures immortelles, vous ne saurez jamais qu'Antoine est le seul génie que vous saluez là, et que ce mensonge qui abreuvera l'histoire est notre plus terrible pacte d'amour fou, à Daniel et à moi. »*

